

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

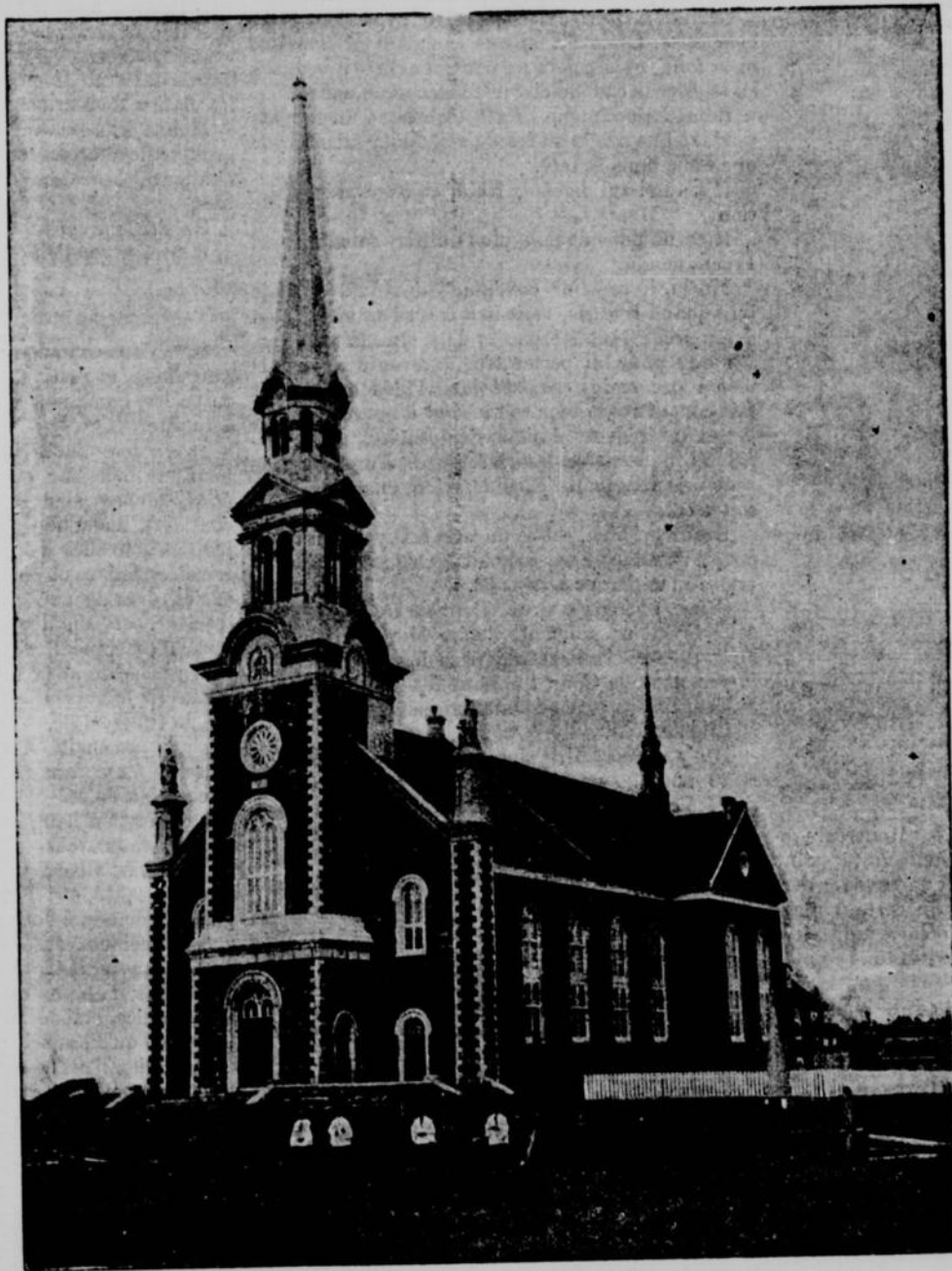
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7^{ME} ANNÉE, No 346. —SAMEDI, 20 DECEMBRE 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



▲ TRAVERS LE CANADA.—EGLISE SAINT-DAVID DE LAUBERIVIERE (COMTE DE LEVIS)

Photo. G. Belleau, Québec.—Photo-gravure Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 DECEMBRE 1890

SOMMAIRE

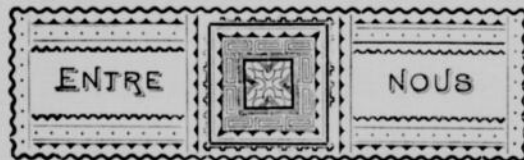
TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Ad hoc et ab hac, par Hermance. — Bibliographie, par Rodolphe Brunet. — Les bribes du passé, par P.-G. Roy. — Chronique des voyages : Chez les Ba-Yanzi (avec gravures), par A. Pilgrim. — Galerie canadienne : L'hon. R.-E. Caron. — Étymologies, par P.-G. R. — Poésie : Tristesse en mer, par Dr R. Chevrier. — L'hypnotisme, par Mathias Filton. — La simplification de l'orthographe. — Cueillettes et glanures, par Jules Saint-Elme. — L'imagination vs. Wilson, par Chaouignonne. — Propos du docteur. — L'oracle canadien, par J. S. E. — Près d'une tombe, par Callistros. — Élite est partie, par J.-G. Boissonneault. — Choses et autres. — Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel.

GRAVURES : Eglise Saint-David de Lauberivière (comté de Lévis). — Portrait de l'hon. R.-E. Caron. — Les transformations successives du costume en France depuis trois siècles (1569-1890) : Portraits : Catherine de Médicis ; Marie de Médicis ; Anne d'Autriche ; Marie Leszinska ; Marie-Antoinette ; Josephine de la Pagerie ; Marie-Louise ; Marie-Amélie ; Eugénie ; Madame Carnot. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
80 Primes, 3 \$1	80
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



La prison de Montréal regorge de détenus à tel point qu'il a fallu en envoyer dernièrement un certain nombre dans d'autres districts moins favorisés sous ce rapport.

Est-ce à dire pour cela que le district de Montréal soit moins moral que les autres ?

Ce n'est pas mon avis, car si l'on considère l'agglomération d'habitants qui se trouve dans la métropole commerciale, et la densité de population de ce district, on comprend aisément qu'il y ait plus de délits et de crimes qui s'y commettent qu'ailleurs.

Bien plus, je n'hésite pas à soutenir que ce grand nombre de détenus doit être passé à l'actif de cette grande ville.

Il prouve au moins que la police y est bien faite et que les délinquants et les criminels n'y ont pas beau jeu dans les entreprises extra légales.

Le jour où l'on aura engagé tous les "truands, gueux, capons, francs-mitons, rifodés, etc.," les honnêtes gens pourront vivre en sûreté, mais cet espoir fait et fera toujours partie, je crois, du domaine du rêve, et la police, si bien faite qu'elle puisse être, n'arrivera jamais à cet heureux résultat.

Que faut-il, en effet, pour transformer tout à

coup, en une minute, un honnête homme en criminel ?

Une ivresse passagère, un moment de colère, un éclair de passion malsaine, une de ces secondes où l'on voit rouge, un instant de folie.

Il n'en est pas de même de certains hommes qui méditent longuement un crime, tendent un guet-apens à leur victime et l'assassinent froidement, cyniquement.

Inutile d'aller bien loin pour trouver différents exemples de criminels qui ne se ressemblent pas du tout.

*** Repassons en peu de mots les cas des quatre criminels qui viennent d'être exécutés :

Birchall avait prémédité son crime, il l'avait préparé de longue main ; l'homme qu'il voulait tuer et dévaliser demeurait en Angleterre, il le fit venir, l'attira dans un piège et l'assassina.

Jamais crime commis en Canada ne fit autant de bruit, le monde suivit les phases du procès avec autant d'intérêt que l'on s'est occupé du crime d'Eyraud qui va être jugé prochainement à Paris.

Celui-là fut exécuté, et cette expiation était bien juste. Il n'avait aucune excuse et ni l'ivresse, ni la folie, ni la colère ne pouvaient être invoqués en sa faveur comme circonstances atténuantes.

Rémi Lamontagne s'était embusqué un soir attendant que son beau-frère passât pour lui envoyer une balle dans la tête.

Il a aussi agi de sang froid, et avec préméditation.

Rien ne pouvait non plus militer en sa faveur. Il sera pendu.

Morin, le premier condamné des quatre, était ivre quand il a tué, mais il a frappé sa victime en deux circonstances espacées d'un laps de temps assez long pour lui permettre de revenir à lui. Il n'en a pas moins persisté dans l'idée qu'il avait fait connaître de tuer celui à qui il en voulait.

Ses antécédents étaient déplorables, mais, d'après la loi anglaise, les antécédents d'un accusé ne sont pris en aucune considération, quand il subit son procès.

Est-ce un bien, est-ce un mal ? Il y aurait beaucoup à dire encore sur ce point, quoique l'on ait déjà ergoté longtemps à ce sujet.

Grâce à l'énergie et au talent de ses avocats qui soulevèrent un point de droit, Morin vit le jour de son exécution retardé trois fois, et, quand le jugement de la Cour Suprême fut rendu, il était évident que sa peine devait être commuée.

Elle l'a été.

Il n'y a rien à dire, sinon que cette commutation a été motivée, non par l'avis des jurés qui n'ont pas été consultés, puisque la loi ne le permet pas, mais par une simple question technique. Quand au crime lui-même, il avait été prouvé et, de fait, la décision du jury n'a pas été suivie de l'exécution de la sentence, quoique cette condamnation n'ait été prononcée que sur le verdict.

Ce Morin a vraiment une étoile.

Blanchard a tué un de ses amis dans le cours d'une discussion qui a bientôt dégénéré en dispute. Une minute avant, il ne pensait pas à tuer et ceci a été tellement prouvé que les jurés, enfermés dans le cercle de fer de la loi qui ne leur permettait que de rendre un verdict sur trois points possibles, acquittement, homicide, assassinat, n'ont pu s'empêcher, tout en déclarant l'accusé coupable d'assassinat, de le recommander à la clémence de la cour.

C'est que les jurés qui, en général, ignorent que la loi anglaise ne lui permet pas d'admettre des circonstances atténuantes, jugent d'après le bon sens naturel que, parfois, un criminel peut être reconnu coupable d'assassinat sans pour cela mériter nécessairement la mort.

Cette nuance, dont les effets doivent se traduire par une sentence moins grave, n'existe pas dans la loi de notre pays, et c'est un grand malheur à mon sens.

*** Mais, m'a-t-on fait observer bien souvent, le jury peut toujours rendre un verdict moins sévère s'il trouve qu'il y a des circonstances atté-

nuantes, et déclarer qu'il y a eu homicide et non assassinat.

Cette observation n'est pas sérieuse, c'est confondre l'excuse de l'acte avec les circonstances atténuantes ce qui n'est pas du tout la même chose.

Et puis, ajoutait-on encore, Blanchard portait un revolver sur lui, ce qui est illégal ; il était plus coupable encore.

C'est encore une explication un peu boiteuse, mais tout cela n'empêche pas que la recommandation à la clémence de la cour qui équivaut à une recommandation de commutation de peine adressée au ministre de la justice, loin d'être prise en considération semble être toujours l'arrêt de mort irrévocable du coupable.

Pauvres bons jurés qui s'imaginent que l'on s'occupera de leur opinion, eux qui seuls connaissent parfaitement la cause et qui sont généralement assez avarés de semblables recommandations !

Ce n'est pas celui qui est recommandé à clémence qui voit sa sentence commuée mais toujours un autre.

Blanchard n'est pas le seul exemple du genre et il ne faudrait pas fouiller bien loin dans le passé, pour trouver un cas semblable dans un drame qui s'est passé il y a quelques années dans les plaines du Nord-Ouest.

Mais à quoi servent ces doléances ! un point de droit soulevé à tort ou à raison a plus de poids que toutes les raisons les plus raisonnables possibles.

On s'occupe tant de la forme, de la procédure et du droit, que l'on perd souvent de vue la justice.

*** Vous connaissez la grande nouvelle ; oui, sans doute, et j'arrive peut-être un peu tard pour en parler, quoique la chose n'ait rien perdu de son actualité.

Il y a deux mois, au moment où les feuilles mordues déjà par le souffle mortel du vent du nord, commençaient à valser dans l'espace, annonçant aux malades qu'ils ne reverraient plus les feuilles nouvelles du printemps prochain, les poitrinaires faibles et pâles tressaillèrent tout à coup et des rêves de guérison et de santé vinrent hanter leur cerveau découragé en y apportant une lueur d'espérance.

Un médecin allemand, le Dr Koch, venait de découvrir le moyen de guérir cette terrible maladie, la tuberculose, au moyen d'une sorte de vaccin qui ramenait en quelques jours le rose aux joues, la force dans les membres et la vie au cœur, et combien de ces pauvres mourants, à l'annonce des prétendus heureux résultats obtenus, ont dû s'écrier douloureusement : " Ah ! si j'étais riche, si je pouvais aller à Berlin ; ce médecin me rendrait la santé, et vivre est si bon quand on est jeune comme moi et que l'on veut aimer et avoir encore quelques années de bonheur ! mais, hélas, je suis pauvre, il faut mourir ! "

Et plus d'un s'en est allé, faisant péniblement son sacrifice, mais gardant jusqu'au dernier souffle la pensée qu'on aurait pu le sauver !

Non, rien n'est encore prouvé, loin de là, et, le premier moment d'enthousiasme passé, voici que les savants de tous les pays, tout en applaudissant aux recherches et aux efforts du docteur allemand, constatent que les expériences ne tendent pas à prouver que le but désiré ait été atteint.

*** A Paris, le docteur Beaumetz, dans une conférence sur le remède du docteur Koch, a annoncé que plusieurs malades auxquels il a inoculé la lymphé, se sont trouvés plus mal après la première injection, tandis que chez d'autres personnes on n'a remarqué aucune amélioration sensible.

Il a résolu d'abandonner le traitement de la tuberculose par ce nouveau traitement.

A New York le docteur Bacon a déclaré que les résultats curatifs obtenus jusqu'à présent étaient tout à fait négatifs.

Un journal de New-York, qui a suivi avec beaucoup d'attention les expériences faites jusqu'à

présent aux Etats-Unis, dit : jusqu'à présent, le nouveau traitement ne paraît pas avoir obtenu de succès bien marqué en dehors de Berlin. Il a même causé plusieurs décès comme l'ont annoncé les dépêches du câble. Dans d'autres cas, l'état des malades inoculés s'est aggravé. On peut dire que la découverte du docteur Koch a été livrée prématurément au monde, et qu'en fin de compte il eût été plus avantageux pour les médecins étrangers qu'ils eussent attendu les résultats des expériences qui se font à Berlin, avant de courir le risque d'exposer le nouveau traitement au mépris populaire s'il venait à échouer partiellement ou totalement.

Des nouvelles du même genre nous arrivent d'un peu partout.

Allons ! il faudra donc nous résigner encore à souffrir et à mourir !

Au fait, vivre n'est-ce pas souvent une souffrance et Chamfort n'a-t-il pas eu un peu raison de dire : " *Vivre est une maladie dont le sommeil nous soulage toutes les seize heures.* "

Lin Sedon

AB HOC ET AB HAC

" L'homme est de l'inconstance même
A tout âge un miroir vivant ;
Et pour le peindre aucun emblème
Ne lui convient mieux que le vent ".

Taille moyenne,—un peu au-dessous peut-être ; cheveux blonds,—quelque autre dirait roux.—légerement bouclés ; imberbe ; yeux de poète,—bleus ou gris :—tel est autant que mon esprit de femme se le peut faire le portrait de l'intéressant personnage dont j'eus l'honneur de recevoir les compliments très bien tournés, il y a quelques semaines.

O, Edison ! de quel merveilleux bienfait n'as-tu pas doté notre siècle ! et comme je t'ai méconnu jusqu'au jour où tu m'as tenu sous la plus délicieuse surprise dans le plus captivant des dilemmes !

Mais mon Dieu ! comme tout aussi est mobile dans ce bas monde ! Le dirai-je assez ? et ne cessera-je de le répéter chaque fois que je me présente devant mes bons lecteurs du MONDE ILLUSTRE ? Comme l'instant où l'on tient est voisin de celui où l'on perd !... Gardons-nous, jeunesse ! ce qui vient par l'électricité s'en retourne de même....

Un timbre de voix sympathique et gracieuse, cette tenacité, cette chaleur de parole, beaucoup de ce qui distingue les éloquentes disciples de Thémis, —moins la persévérance,—un nom arraché au mystère et aux fils téléphoniques, un *au revoir*, plein de promesses pourtant, quelques jours d'attentes, puis—rien ! Oui, rien ! voilà tout ce qui reste d'un incident, de ces incidents qui ne courent pas les rues, à la modeste écrivaine qui se prodigue depuis quelque temps. Elle qui comptait venir un beau samedi épater son bienveillant public, en lui racontant une *nouvelle* où cette fois elle aurait tenu le premier rôle !

Hélas ! hélas ! trois fois hélas ! Et à mes loisirs, je m'oublie à soupirer avec Madame de Girardin :

" Il est passé comme un nuage,
Comme un flot rapide en son cours "....

..

De quel limon es-tu pétri, ô homme ! et qu'étes-vous tous, pauvres humains ?

Tissus d'inconstances !

Inconstance dans vos désirs, inconstance dans vos sentiments, inconstance dans vos actions, inconstance dans vos paroles....

Pourquoi gémir, pleurer, crier quand un sort malheureux arrive ? L'homme avec sa nature est toujours le propre artisan de tous ses maux ; des tempêtes qui fondent sur lui, de la fatalité qui le frappe : l'inconstance le perd.

Connaissez-vous cette théorie sur le bonheur ? Elle est d'un auteur allemand, Hacklander. Elle n'est plus neuve, mais elle le sera à ceux qui ne l'ont jamais rencontrée dans leurs lectures et paraît également nouvelle à ceux qui ne s'y sont jamais arrêtés.

" Le bonheur ! il est là, il voltige, il plane sans cesse autour de chacun de nous, à nos côtés ; à droite, à gauche, sur nos têtes, à nos pieds. Aussi faut-il le happer au moment précis où il est à notre portée.

" Le plus souvent, notre mauvais destin veut que nous portions la main à faux,—et on pourrait dire qu'il y a des gens qui ont un talent particulier pour manquer le bonheur....

" Il s'offre à nous directement, il se place en face de nous, sur notre route, sous différentes formes, selon le désir de chacun, et, malédiction ! il nous vient subitement à l'idée de retourner, de revenir sur nos pas,—et nous tournons le dos au bonheur qui nous tendait ses bras.

" Une autre fois encore, il est à nos pieds ; au lieu de nous baisser pour le ramasser, nous nous imaginons voir un fossé profond,—et nous le franchissons d'un pas démesuré.... "

Voilà ce qui peut bien être arrivé à mon prince Charmant.

H. Maurice

BIBLIOGRAPHIE

Premier voyage de Jacques Cartier au Canada, raconté par lui-même et publié par M. Raoul de Tilly.

Le progrès littéraire semble marcher à pas de géant cette année ; partout on voit surgir des livres nouveaux, les uns mettant au jour les perles ignorées de notre histoire, les autres faisant connaître davantage de jeunes mais beaux talents qui auront leurs jours de gloire.

A peine les *Pages d'Histoire* de M. Benjamin Sulte avaient-elles fait leur apparition dans le public, que M. Pierre Bédard publiait ses *Études et Récits*, dont j'ai tracé la bibliographie, dans ce journal, il y a quelques dix jours.

Aujourd'hui c'est un nouveau livre intitulé : *Premier Voyage de Jacques Cartier au Canada, écrit par lui-même*, et publié par M. Raoul de Tilly, dont j'accuse réception.

Tout en remerciant l'auteur de son gracieux envoi, je veux le punir de se cacher sous un pseudonyme, et je livre au public son nom déjà bien connu.

Oui, c'est à M. Pierre-Georges Roy que nous devons, encore, ces nouvelles pages si charmantes quoique oubliées de notre histoire nationale.

Il y a quelques mois à peine, je recevais, le premier né de M. Roy : *La réception au Canada du vicomte d'Argenson*, qui, comme celui-ci, mérite une place d'honneur dans toutes les bibliothèques canadiennes françaises.

Ainsi qu'on le voit, M. P. G. Roy est un travailleur infatigable doublé d'un antiquaire remarquable.

L'auteur de *Cartier au Canada*, marche sur les traces de M. B. Sulte ; or, avec son style facile et son patriotisme ardent pour tout ce qui se rattache à nos glorieuses archives nationales, nul doute qu'il ne suive dignement l'exemple de l'illustre historien.

Que M. Roy, qui est un chercheur intelligent, continue son œuvre, qu'il mette au jour ces mémoires précieux des fondateurs de notre colonie, et des découvreurs de notre beau Canada ; et ses compatriotes lui devront de la reconnaissance.

La partie typographique du *Premier voyage de Jacques Cartier au Canada*, est très bien réussie ; l'imprimerie du *Travailleur de Lévis*, édit. très soigneusement les livres qui lui sont confiés. Le prix de ce joli volume n'est que de 25 centimes ; il est en vente aux bureaux du *Gleaner* de Lévis.

Voici, maintenant, quelques vers pris, au hasard dans une poésie dédiée à Cartier par un de ses contemporains :

" Le soleil a roulé quarante entiers voyages,
Faisant sourdre pour nous moins de iou s que d'orages :
D'un désastre mourant un autre pire est né :
Et n'appercuons pas le destin obstiné
(Chétifs) qui nos conseils rauage, comme l'onde
Qui es humbles mais culbutant vagabonde
Du neigeux Pirenée, ou des Alpes fourchus,
Entraîne les rochers et les chesnes branchus :
Ou comme puissamment une tempeste brise
La fragile chalope en l'Océan surprise, etc. "

Le français de nos jours est plus harmonieux, mais ce langage de nos pères a cependant un certain charme que nous aimons, parcequ'il nous rappelle des souvenirs bien chers.

Il est permis d'espérer que ce livre écrit par le grand découvreur de notre pays, sur le Canada même, sera bien vu de tous et accueilli avec de justes sympathies.

C'est d'ailleurs le moins que nous puissions faire pour M. P. G. Roy, et l'avenir, espérons-le, récompensera comme il mérite de l'être, ce jeune, mais vaillant écrivain.

Rodolphe Brunet

BRIBES DU PASSÉ

J'écris de mémoire quelques fragments d'une ancienne chanson canadienne que j'ai eu le plaisir d'entendre moduler à Sainte-Luce, vieille paroisse du comté de Rimouski, où les belles et naïves coutumes de nos ancêtres se conservent de famille en famille comme un héritage précieux. La vieille qui chantait ces couplets était âgée de quatre vingt dix ans sonnés. La mère Lavoie—ainsi se nommait elle—était encore alerte pour son âge. Matin et soir, elle allait traire ses dix vaches à plus de douze arpents de distance de sa maison. On dit que l'usage du tabac abrège l'existence de plusieurs années. La mère Lavoie semblait prouver le contraire ; elle fumait régulièrement ses six *pipées* de tabac canadien par jour depuis l'âge de trente ans.

Lorsque j'allai la voir—les gens du village ne manquent jamais d'amener les étrangers chez la mère Lavoie—elle me fit asseoir sur un antique *bed* qui était certainement aussi vieux que sa propriétaire, et elle se mit à me parler de Québec qu'elle n'avait jamais eu le bonheur de voir.

Après avoir répondu tant bien que mal aux nombreuses questions de la bonne vieille, je lui demandai une chanson. Elle se fit peu prier et me chanta les quelques bribes suivantes sur l'air de *au sang qu'un Dieu va répandre* :

J'ai parti de l'Angleterre pour venir en Canada, armé de trente-six voiles et de dix mille soldats...
Croyant par sa vaillantise prendre la ville de Québec...
J'ai mouillé devant la ville le plus fort de mes vaisseaux...
Alexis Pierre de compagnie pour me servir de renfort...
Dis-lui que j'ai de la bonne poudre et de bons boulets, des canons à l'abondance au service de l'Anglais...
Et le malheur qui m'accable, qui m'a jamais laissé...
Cent français pleins de courage m'en ont détruit la moitié...

Hubert LaRue, dans ses *Chansons Historiques*, cite plusieurs couplets composés pendant la guerre de sept ans et dirigés contre les Anglais. Un entre autres que j'ai retenu :

Anglais, le chaerin t'étonne,
Dis-moi, mon ami, qu'as-tu ?
Tes souliers sont en pantoufle,
Ton chapeau y est rabattu.

La chanson de la mère Lavoie ne serait-elle pas éclose, elle aussi, pendant cette guerre qui se termina par la victoire de l'Angleterre sur la France ? La parole est aux antiquaires.

Pierre Georges Roy

Pour les statues et pour les hommes, un piédestal est un petit espace, étroit et honorable, avec quatre précipices tout autour.—VICTOR HUGO.

CHRONIQUE DES VOYAGES

CHEZ LES BA-YANSI.—LES SACRIFICES HUMAINS

Parmi les peuplades récemment visitées par les explorateurs du Congo, les Ba-Yanzi méritent une mention spéciale. Ils n'appartiennent pas à la race nègre, si nous nous en rapportons aux ethnologistes, mais à la famille Bantu, qui comprend toutes les tribus riveraines des lacs Tanganyika et Nyassa et du Zambèze. D'une taille élevée, de formes sculpturales, ces indigènes ont la peau couleur chocolat, la chevelure abondante et possèdent, avec une intelligence prompte, une vigueur remarquable; mais, comme nous avons pu récemment le constater, un fétichisme abject les dégrade, et leur vénération pour leurs "sorciers" et leurs rois bouchers, les livrent au même despotisme que les nègres guinéés. Chez eux, la vie de l'homme compte pour rien et le sang des sujets y coule, comme d'une source intarissable, sous le fer des sacrificateurs. Quelques voyageurs n'ont même pas hésité à penser que certaines tribus étaient anthropophages, bien que d'autres explorateurs, Stanley, par exemple, aient cru reconnaître dans les rangées de crânes exposés le long des villages et à quelques centimètres au-dessus du sol, des ossements de chimpanzés ou "hommes des bois," singes énormes, hauts de plus d'un mètre, et marchant comme des hommes en s'appuyant sur un bâton. Le professeur Huxley, qui a longuement et minutieusement examiné des crânes ainsi recueillis au village de Kanpunza, persiste à les rapporter à la race nègre d'Afrique et trouve une preuve de cannibalisme dans les coups de hachette dont ces boîtes osseuses avaient été frappées, alors que les victimes étaient encore vivantes.

M. Ward avait eu occasion de voir, à Bangala, un cannibale bien connu, réputé pour avoir "mangé huit de ses épouses," et il avait envoyé à Londres toute une collection d'ustensiles employés dans les festins anthropophagiques. Ce sont deux cuillers et une fourchette de forme et de dimension singulières.

De fabrication grossière et sans ornements, ces instruments révèlent l'industrie primitive des tribus aussi ignorantes que barbares, et si le cannibalisme règne en Afrique, on ne saurait imaginer un couvert plus approprié à un repas de cannibales.

Les riverains du Congo, à une certaine distance de la mer, notamment vers Vivi et Tsanghila, bien qu'appartenant à la race Ba-Yansi, ne sont guère moins barbares que ceux du Congo intérieur.

L'esclavage règne chez eux avec une telle tyrannie que les femmes et les épouses du chef de famille, lorsque le maître vient à mourir, doivent s'attendre à être brûlées vivantes, afin de le servir dans l'autre vie. Un certain nombre d'esclaves, parmi

les plus fidèles et les plus dévoués, doivent en outre, être égorgés à cette occasion; leurs crânes serviront à décorer le monument commémoratif érigé au défunt et consistant en un tertre conique en terre glaise, couvert de figures grotesques et fantastiques, couleur d'ocre. Pour donner, sans doute, un aspect plus majestueux à cette tombe bizarre, on suspend d'ordinaire au toit qui le protège un parapluie de fabrication européenne, vendu à prix d'or par un marchand d'outre-mer.

Toutes les tombes des indigènes riches ou aisés n'ont point cet aspect grotesquement funèbre; la plupart sont uniquement décorées de bâtons, au bout desquels se balancent des dépouilles d'animaux en guise d'oriflammes, et sont recouvertes par un amas de vaisselles, bouteilles et ustensiles, d'origine également européenne et brisés en mille pièces: c'est là le symbole de l'opulence du défunt et d'un sacrifice accompli en son honneur. Presque partout, le ridicule côtoie le terrible, chez ces peuplades primitives.

Suivant Cavazzi, les nègres du Congo croient que l'homme quitte, en mourant, une vie misérable, pleine de traverses et de peines, pour entrer dans une autre remplie de félicités et de plaisirs. Cette opinion justifie les mauvais traitements qu'ils infligent aux malades pour hâter leur mort.

Le voyageur italien raconte avoir vu plus d'une fois les parents d'un nègre à l'agonie "lui tirer le nez et les oreilles de toutes leurs forces, lui donner des coups de poing sur le visage, lui agiter les bras et les jambes avec violence et lui fermer la bouche pour l'étouffer plus promptement; d'autres le prenaient par les pieds et par la tête et le laissaient tomber après l'avoir élevé le plus haut possible; d'autres, se mettant à genoux sur sa poitrine, la foulaient de manière à



Les crânes décorent le monument.—Page 528, col. 3



D'un seul coup, l'exécuteur sépare la tête du corps.—Page, 529, col. 2.

la rompre." Ces malheureux s'imaginaient devoir agir ainsi par compassion, pour éviter au malade les douleurs d'une longue agonie et le délivrer plus promptement des peines de la vie terrestre.

Dans le Matamba (Guinée inférieure), lorsqu'un nègre vient à mourir, ses esclaves, ses parents et ses amis se rasent entièrement la tête en signe de deuil, et, après se l'être frottée d'huile ainsi que le visage ils se couvrent de poudres de différentes couleurs, mêlées de plumes et de feuilles sèches pillées.

Cette cérémonie n'a lieu qu'à la mort de simples particuliers ; après le décès d'un prince ou d'un gouverneur, on se rase seulement le dessus de la tête, et on la ceint d'une lièze de toile ou d'écorce d'arbre, comme cela se pratique dans les maladies ; on s'enferme ensuite pendant huit jours, sans sortir de la case pour quelque raison que ce puisse être. Quelques uns joignent à cette retraite un jeûne austère de trois jours, pendant la durée duquel ils se condamnent à un silence absolu. Si quelque nécessité les oblige de répondre à quelques demandes, ils le font par signe, à l'aide d'un petit roseau qu'ils portent à la main.

Ainsi que nous l'avons dit, la mort des chefs est aussi l'occasion des sacrifices humains qui rappellent les sanguinaires coutumes du royaume de Dahomey et dont le récit nous a été transmis par des Européens, témoins de ces horribles hécatombes. Lorsqu'un potentat, en exercice ou à la retraite, vient à mourir, on massacre un certain nombre d'esclaves, "dont les mânes doivent accompagner le défunt dans la région des esprits." Les parents du mort se procurent autant de nègres que leurs moyens leur permettent d'en acheter. Tel directeur de station a vu des Ba-Yanzi ou les Ba Kouti venir lui proposer d'acheter quelques-uns de ses soldats ouvriers, qu'ils prenaient pour des esclaves et qu'ils auraient sacrifiés sur la tombe de leur vieux chef et témoigner une naïve stupeur d'entendre refuser ce révoltant marché.

M. Glave a été témoin, dans la région du Congo inférieur, de ces boucheries humaines, contre lesquelles la civilisation a été jusqu'ici impuissante.

C'est avec une complaisance orientale, d'ailleurs que les chefs, propriétaires de nombreux trésors, seigneurs et maîtres de glorieuses épouses et de beaux enfants, racontent fleurettiquement ce qui se passera après leur mort, décrivant avec orgueil le linceul de soie et de satin dont on enveloppera leur cadavre et la fusillade dont on saluera, pendant plusieurs jours, leur dépouille honorée, avant de la mettre au tombeau. A les voir s'apaisant sur ces funèbres détails, on serait tenté de croire qu'ils passent leur vie à se préparer à la mort. "Ils craignent l'instant fatal, ils redoutent la mort elle-même, parce qu'elle fait souffrir, mais c'est avec fierté qu'ils pensent au lendemain. Toutes ces étoffes chatoyantes pareront leurs restes portés en grande pompe par des guerriers qui chanteront des hymnes solennelles et qui, suivis de femmes, déchireront l'air de leurs lamentations tandis que dans tous les villages éclateront les décharges de mousqueterie, saluant le grand chef éteint. Ne sera-ce pas magnifique et digne d'un roi ?"

Leurs épouses seront ensuite brûlées vivantes et leurs esclaves immolés dans une effroyable hécatombe.

Tous les esclaves, hommes et femmes, sont exposés à cette mort barbare et révoltante, surtout chez les Ba-Yanzi. Ces tribus sont convaincus qu'en mourant l'indigène est transporté dans un autre monde où il mènera la même existence, exigeant la même alimentation et les mêmes soins, et naturellement le même nombre d'esclaves.

Le lieutenant Van Gèle, commandant de la station de l'Equateur, dut assister, écouré, à une de ces scènes atroces qui inspirent autant de légoût que d'indignation. Un chef important étant mort, les tribus voisines résolurent de massacrer des esclaves "dont les mânes devaient accompagner le défunt dans la région des esprits." Les parents du mort et les hommes libres se procurent donc autant d'esclaves que leurs ressources leur permettent d'en acheter. On en recruta quatorze.

Les femmes furent étranglées de la façon sui-

vante : un indigène escaladait un arbre et attachait au bout d'une grosse branche une corde dont l'extrémité était enroulée au cou de la négresse. La branche, une fois abandonnée à elle-même, soulevait la femme et la balançait dans l'air, pendant les affres de l'agonie. Les contorsions de la moribonde excitaient une joie effrénée parmi les spectateurs, dont la plus grande partie devait partager tôt ou tard le même sort ; mais ils étaient bien loin d'y songer. Quant aux hommes, ils furent décapités devant de nombreux groupes d'esclaves, que l'attrait de ce sanglant spectacle avait attirés de plusieurs lieues à la ronde. La victime était assise sur une sorte de billot ; ses genoux, ses chevilles et ses bras étaient serrés entre des poteaux assez semblables à de courtes échasses plantées en terre, de façon à empêcher le moindre mouvement. Un cercle de jonc, formant collier, était relié par une sorte de large mentonnière en cordelettes à un énorme nœud formé au-dessus de la tête. Une longue corde rattachait ce nœud à une perche flexible, de neuf mètres de long, installée à trois mètres du patient, et à laquelle des indigènes s'étaient suspendus jusqu'à ce qu'elle fût recourbée comme un arc. Une fois la corde accrochée à l'extrémité de la perche, celle-ci se redressait et le corps du pauvre diable, maintenu à la fois contre sol par les poteaux, et entraîné vers le ciel comme par un ressort invincible, était véritablement écartelé ; le cou s'étirait et s'allongeait démesurément.

C'est alors que l'exécuteur faisait son apparition, armé d'un sabre à courte lame. Après avoir tracé sous la mâchoire du patient une ligne de démarcation avec de la craie, il s'éloignait de quelques pas, mesurait la distance en étendant deux fois son arme jusqu'à l'endroit où il voulait frapper, et, d'un seul coup, séparait ensuite la tête du corps. La tête, ainsi coupée, rebondissait alors dans l'espace, au bout de la perche, et, se dégageant de la corde, allait s'abattre à plus de cinquante mètres. Rien ne saurait décrire alors l'allégresse des assistants et la rage acharnée avec laquelle ils se disputaient les tristes dépouilles.

Le massacre accompli, on fait bouillir les têtes, pour en décorer les pieux plantés autour de la tombe du chef. Quant aux cadavres, on les brûle ou on les précipite dans le fleuve, et la terre saturée de sang est employée pour l'ensevelissement du défunt.

Les Ba-Yanzi, malgré ces coutumes barbares, sont pourtant supérieurs à la plupart des autres peuplades du Congo. Ils confectionnent de la poterie, des meubles en bois assez habilement fouillés et divers menus objets, décorés avec un certain goût ; ils construisent des habitations confortables, surtout dans la ville de Bobolo, travaillent le fer et les autres métaux et fabriquent des couteaux et des hachettes qu'ils vendent aux Ba-Tke et aux Wa-Buna.

Passionnés pour la musique, ils tirent des sons d'une douce originalité de leur lyre à cinq cordes et de leur *marimba*, sorte de tympanon formé d'une boîte sonore sur laquelle sont rangées des plaques de métal. Ils cultivent le maïs, la patate douce, la canne à sucre, le manioc, les bananes, l'huile de palme, les noisettes de terre et des fruits semi-tropicaux, tels que l'orange et l'ananas, importés par les Portugais.

Les Ba-Yanzi n'ont ni chevaux, ni bœufs, ni moutons ; mais ils élèvent des chèvres, des porcs et de la volaille. Grands pêcheurs, ils fument le poisson pour le conserver. D'ordinaire, ils s'épilent la barbe, les sourcils et les cils, et se balafrent le front, les tempes, la poitrine et le ventre avec des incisions dont les dessins rappellent les emblèmes de leur tribu. Ils tressent leurs cheveux teints en rouge et les oignent avec de la graisse et de la terre glaise. Souvent, ils s'affublent de plumes de perroquets, de bagues, de colliers ou de bracelets, pendant que la plus élégante des femmes de Zakungu se contente, pour costume de gala, d'une ou de deux pièces d'étoffe en filasse grossière. La coquetterie est l'apanage du sexe laid sur les rives du Congo.

A. PILGRIM.

Les êtres forts sont toujours des êtres bons.—
A. Delpit.

GALERIE CANADIENNE

LES LIEUTENANTS GOUVERNEURS DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

Le second lieutenant-gouverneur de Québec, l'honorable René Edouard Caron, est né l'an 1800, à Sainte-Anne de Beauport. Admis au barreau en 1826, il était échevin de Québec en 1823, maire et député en 1834. Après l'union des Canadas (1841), M. Caron siège au Conseil législatif jusqu'en 1853, époque à laquelle il fut nommé juge de la Cour Supérieure. Deux ans après, il devint juge de la Cour d'Appel.



L'HON. R. E. CARON

L'honorable Caron fut élevé au poste de lieutenant-gouverneur en 1873.

Le 13 décembre 1876, vers cinq heures de l'après-midi, l'honorable M. Angers annonçait à la Chambre que l'honorable M. Caron avait rendu le dernier soupir et proposait l'ajournement. Le 18 eurent lieu les obsèques qui furent très imposantes.

Sa biographie a été écrite par Louis-P. Turcotte, auteur du *Canada sous l'Union*. Broch., 56 pp., avec portrait. Québec, 1873, L. Brousseau.

E. Z. MASSICOTTE.

ETYMOLOGIES

POINTE DE MONTS

La Pointe de Monts fut ainsi nommée en l'honneur de Pierre du Gua, sieur de Mons, l'explorateur des côtes de l'Acadie. M. Faucher de Saint-Maurice fait remarquer que l'amiral Bayfield est le seul qui ait maintenu la véritable orthographe de ce nom. Presque toutes les autres cartes indiquent ce lieu sous le nom de Pointe des Monts ce qui est un non-sens.

LORETTE

En 1673, les Hurons s'établirent à une lieue en arrière de Québec. Ils élevèrent une chapelle en briques au milieu des cabanes, et comme elle était bâtie sur le modèle de la chapelle de Lorette, en Italie, le village reçut en conséquence le nom de Notre Dame de Lorette.

BERMUDES

Les îles Bermudes sont situées dans l'Océan Atlantique, au nord-est des Antilles. Elles sont au nombre de cent cinquante environ. Ces îles, malgré leurs rocs et leurs bancs de sable, ont une brillante végétation. Le climat, quoique sain, est d'une chaleur écrasante. Les Bermudes tiennent leur nom du navigateur espagnol, don Juan Bermudez, qui les découvrit en 1522.

P. G. R.



TRISTESSE EN MER

(A MON AMI M. NAPOLEÓN CHAMPAGNE)

Ce jour-là nous avions un ciel brumeux, exsangue
Dont l'azur pollué déteignait sur les flots,
Et tel qu'un diamant tristement dans sa gangue
Le soleil clignotait sous de blêmes halos.

Le gouffre aux mille voix disait une harangue
Puissante qui couvrait le chant des matelots ;
L'on entendait monter, dans une étrange langue,
Vers les espaces gris, des hymnes de sanglots.

L'aile des vents transis s'accrochant aux cordages
Y sifflait des airs précurseurs des orages
Et dans l'âme tendait les voiles de la peur.

Et sur l'affreux désert aux bornes effacées,
Déchirant l'épaisseur des brumes entassées,
Nous allions lentement, entraînés par la vapeur...

Dr R. Chevreux

Paris, novembre 1890.

L'HYPNOTISME

A tous ceux qui auront le courage et la patience de me lire, à tous les amis du surnaturel, de l'inconnu, du merveilleux, SALUT !

Le sujet que j'ai entrepris de traiter est des plus importants ; il est peut-être appelé à révolutionner le monde, mais je ne le traiterai pas au point de vue scientifique, puisque je ne suis pas un savant et que j'ignore le premier mot de la question comme tous les savants d'ailleurs. De plus, en ma qualité de *sujet* ou d'*hypnotisé*, j'ai bien le droit de parler.

Magnétisme, hypnotisme, mesmérisme, ces trois mots me disent absolument la même chose ; je ne fais pas de différence.

D'abord, qu'est-ce que le magnétisme ?

Mon Dieu, en faisant cette question j'éprouve une douleur violente dans les reins et un souvenir peu agréable me revient à la mémoire.

J'étais tout petit garçon et j'allais chaque jour m'asseoir sur les bancs de la petite école de mon village. Mon professeur, un brave bois d'homme s'il en fut, m'avait pris en grippe, non pas parce que j'étais le plus paresseux et le plus dissipé de la classe, mais parce que j'étais excessivement curieux, et il traitait cette curiosité d'insolence. Un jour, sans préparation aucune, je lui demandai à brûle pourpoint :

— Qu'est-ce que le magnétisme... animal ?

J'avais eu le malheur d'hésiter entre les deux derniers mots, et cela me valut une râclée des mieux conditionnées.

Je m'aperçus alors combien il était difficile d'acquiescer la science, de devenir savant. J'ai voué ce jour-là une haine implacable à ce vilain maître d'école, et je promis de me venger. Mais il est mort depuis, le brave homme, et je lui ai pardonné à la dernière heure. Je ne tenais pas le moins du monde à ce qu'il vint, une bonne nuit, me donner des explications au sujet du magnétisme animal, car je n'aime pas à avoir des relations trop intimes avec les messieurs d'outre-tombe.

Je suis entré dans le grand sentier de l'étude du magnétisme, l'échine brisée, les reins tout en sang, les larmes aux yeux ; devais-je en finir de même ? En ai-je éprouvé des humiliations ; en ai-je enduré des sarcasmes et des moqueries de la part d'un trop grand nombre de braves gens, mes amis, lorsque je me prêtai avec la meilleure volonté du monde aux expériences du Dr Goldsmith, pendant les trois semaines qu'il a passées à Montréal.

Mettant de côté tout amour propre, je voulais apprendre, je voulais connaître. J'ai appris, j'ai connu.

Charcot, Reynolds, Goldsmith, je m'incline devant vous, vous êtes mes maîtres, et sans forfanterie je suis votre digne élève.

Goldsmith, mon brave homme, vous m'avez bien fait souffrir mais je vous pardonne—car on souffre sous l'influence de l'hypnotisme—vous m'avez pris sous votre main, vous m'avez commandé d'obéir et j'ai obéi. Vos *suggestions* n'étaient pas toujours très gaies, et je souffre assez de l'amour dans mon état normal, sans allumer en moi le feu de l'amour pendant mon sommeil.

Vous m'avez fait chanter sous l'influence de l'hypnotisme, grand Dieu ! moi qui ne chante jamais parce que j'ai une voix *alarmante*. J'ai même dansé, moi qui ai la danse en horreur.

Vous êtes peut-être curieux, lecteurs, de connaître nos impressions à notre réveil. Vous est-il déjà arrivé, alors que des rêves troublants hantaient votre sommeil, d'être réveillés brusquement, sans transition ? Si oui, vous avez éprouvé les sensations du *sujet* lorsqu'il cesse d'être sous l'influence de l'hypnotisme, avec cette différence toutefois que le sujet n'a pas conscience de ce qu'il vient de faire et qu'il en a quelque fois une vague idée quelques heures après.

Encore une fois, Charcot, Reynolds, Goldsmith et tous les grands magnétiseurs du siècle, je vous admire. Mettre des gens paisibles sous votre dépendance, les faire agir, les faire parler. Leur faire éprouver les sensations du froid, de la chaleur, de l'amour, de la gaieté, etc., quelle est donc votre puissance ?

C'est la question que je me propose de traiter plus tard, car je n'ai pas été *sujet* pour rien. Je n'ai voulu donner aujourd'hui que l'entrée en matière, et tout en parlant au magnétisme je n'en ai rien dit, à proprement parler. De sorte que si vous ne le savez pas déjà, vous en êtes encore à vous demander :

Qu'est ce que le magnétisme animal ?

Mathias Felion

LA SIMPLIFICATION DE L'ORTHOGRAPHE

On a beaucoup parlé de la pétition pour la simplification de l'orthographe, remise cette année à l'Académie française. Une revue d'érudition à laquelle collaborent plusieurs professeurs éminents, la *Revue de philologie française*, a pris l'initiative d'appliquer, à titre d'essai, une réforme partielle dont voici le programme :

1.—Remplacer par *s* l'*x* final valant *s*, sauf dans les noms propres et noms de lieux.

2.—Ecrire par *s* ou *z* *deuxième, troisième, quatrième, dixième, dixième* ou *deuxième*, etc.

3.—A l'indicatif présent des verbes en *re, oir* et *ir*, terminer toujours par un *t* la troisième personne du singulier, et supprimer toute consonne qui ne se prononce pas devant l'*s* des deux premières personnes et devant le *t* de la troisième : *je m'assis, il s'assit ; je couis, il couit ; je prens, il prent ; je pers, il pert ; je convains, il convaint ; je permès, je combas, j'interrons.*

4.—Ne jamais redoubler l'*l* ni le *t* dans les verbes en *eler* et en *eter*].

5.—Ne jamais faire l'accord du participe quand le complément direct est le pronom *en*. Faire ou ne pas faire l'accord, sans y attacher aucune importance, pour les participes *coûté* et *valu*, qu'ils soient pris au propre ou au figuré, et de même, quand un participe est suivi d'un infinitif sans préposition, ne pas s'inquiéter si le pronom qui précède est sujet logique ou régime de l'infinitif.

Ce programme vise, non à simplifier l'orthographe, mais à la rendre plus correcte ; il se trouve d'ailleurs qu'en devenant plus rationnelle elle devient aussi plus facile ; car la réforme, bien que partielle, supprime déjà une vingtaine de règles, exceptions ou remarques des grammairiens, qui ne peuvent se justifier par aucun arguments sérieux.



REVUE DES REVUES

Commençons par saluer la revue des jeunes qui vient de nous adresser sa seconde livraison. Le *Glanneur*, de Lérès, sous l'habile direction de monsieur Georges Roy, un des plus assidus collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, et l'un des plus goûtés, marche, ferme et droit, à la conquête des succès de l'avenir.

Aux jours de sa naissance, il y a un mois à peine, lorsqu'elle nous est apparue, simple et modeste, sollicitant humblement les suffrages d'un public que les appâts littéraires n'alléchaient guère, malheureusement, beaucoup de gens, sans doute, ont tremblé sur son sort, la feuille pauvrete, ainsi lancée tout d'un coup par l'enthousiasme irréfléchi de ses jeunes parrains au grand vent de la publicité.

L'on avait pleinement raison, il faut bien le dire, d'appréhender un insuccès. Il y a tant d'exemples, chez nous, d'entreprises de ce genre qui ont échoué au début, ou qui, après s'être échappées de ces premières difficultés, tant bien que mal, et avoir traîné pendant quelques mois une existence languissante, ont succombé à la peine et sont allées sombrer dans l'oubli du passé.

Un seul exemple, tout récent, ne nous rappelle que trop douloureusement la néfaste destinée qui s'acharne aux différentes revues littéraires qui ont vu le jour dans notre pays. C'était une grande, digne et belle revue, que publiait depuis trois ans le corps enseignant de l'université Laval, à la haute satisfaction de tous les amateurs, lecteurs sérieux, écrivains ou aspirants-écrivains de notre province et de l'étranger. Voilà que le *Canada Français* annonce, dans sa quatorzième et dernière livraison, qu'il va discontinuer sa publication, faute d'encouragement...

Comment croire, après cela, que les novices de la plume puissent fonder une œuvre durable, malgré toute leur bonne volonté et leur courage incontestable ? Cela frise l'impossibilité.

Et cependant les augures, aujourd'hui, sont des plus favorables au *Glanneur* ; tout annonce qu'elle va réussir cette entreprise qu'on a pu croire irréalisable, qu'on a cru pouvoir taxer, peut-être, d'audacieuse témérité.

La seconde livraison que nous amènent, à l'heure dite, les premiers jours de décembre est des plus complète, des mieux réussie. L'ainée annonçait déjà beaucoup, la cadette promet encore plus. Il nous suffirait de transcrire le sommaire pour montrer tout ce que peut offrir d'intérêt aux lecteurs ce deuxième fascicule du *Glanneur*. Contentons-nous de relever, en passant, au fil de la plume, quelques uns des noms que l'on retrouve au bas des différents articles composant cette livraison. Je cite de mémoire : MM. Benjamin Sulte, P.-G. Roy, E. Z. Massicotte, René-P. Lemay, Paul Durand, Alcide Chaussé, et Rodolphe Brunet, etc. Voilà qui dit assez comme on s'amusera en parcourant ces trente-deux pages où la littérature et la science se disputent la palme.

Nous sommes heureux d'apprendre que l'œuvre du *Glanneur* reçoit tous les jours, depuis sa fondation, de nouvelles adhésions, tant des vieux que des jeunes, et plus encore des vieux que des jeunes. Tant mieux, et nous pouvons l'avouer, mis à part, va sans dire, le modeste concours, à elle plus nuisible qu'utile, sans doute, que nous y avons prêté, elle est bien digne en tous points des chaudes sympathies qui, à l'envi, éclatent autour d'elle. Il nous est bien permis d'espérer qu'elles seront constantes ces sympathies, effectives et pratiques, et alors le succès de la nouvelle revue est pleinement assuré.

Toute une pléiade de collaborateurs se sont enrégimentés, courageux volontaires, pour alimenter les pages du *Glanneur* ; que le nombre des lecteurs et souscripteurs soit en proportion. Qu'ils se fassent légion et prouvent une bonne fois que l'esprit d'initiative n'a pas toujours vainement frappé à

nos portes, nous les Canadiens-Français, dont on a dit que nous sommes la race la plus généreuse du monde.

Aux abonnés du MONDE ILLUSTRÉ tout spécialement, dont nous sommes en droit de présumer le dévouement à la cause de notre mouvement littéraire, nous recommandons chaleureusement d'accorder leur patronage à la nouvelle revue. Ils y retrouveront, pour la plupart, les plumes délicates et spirituelles qui font leurs délices dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ, pour une seule qu'ils auront aussi à y subir, celle du coupable soussigné.

Pour toute communication à cet effet, remises de fonds, demandes d'abonnements, c'est avec un vif plaisir que nous leur indiquons l'adresse de notre confrère et ami, M. Pierre Georges Roy, le vaillant directeur du *Glaneur*, boîte de poste, 55, à Lévis, P.Q.

En parlant du *Glaneur*, la revue des jeunes, je ne saurais m'empêcher de mentionner un autre organe de la jeunesse, publié à Sainte-Cunégonde, près Montréal. J'ai nommé *Le Recueil Littéraire*, sous l'active et intelligente direction de M. Victor Grenier. Les commencements de cette petite revue ont été bien modestes et très méritoires sont les efforts qu'ont faits ses jeunes patrons pour la conserver aux lettres canadiennes. Aujourd'hui, le *Recueil Littéraire*, vient d'entrer dans sa troisième année d'existence et la prospérité semble lui sourire. A la suite de plusieurs modifications de format, il a adopté le format in-8 royal, à huit pages, deux fois par mois. Dans cette toilette de grand gala, il se montre, comme toujours, fidèle à la consigne, à la grande satisfaction de ses lecteurs, déjà nombreux.

On trouve de tout un peu, dans les colonnes du *Recueil* : philosophie, histoire, littérature, voyages, etc. C'est un de ces *mélanges agréables*, où, comme a dit Boileau, un beau désordre est un effet de l'art, tels qu'en savent faire les plumes, encore novices, qui s'en donnent à cœur joie, avec ce sang-eau qui caractérise leurs libres allures.

Je parle de plumes novices, c'est pour donner crédit au *Recueil Littéraire* du bon esprit qu'il a eu de donner libre accès, dans ses pages, à tous les essais des nouveaux venus, à la seule condition qu'ils revêtent, ces essais, un certain caractère de dignité et le cachet d'un réel talent. Aussi faut-il voir quelle collaboration spontanée, abondante et souvent révélatrice, il lui vient de ce chef ! Tant mieux.

Mais à côté des recrues qui font leurs premières armes, on trouve de vieux troupiers, déjà rompus à tous les secrets du métier, dans la petite phalange des écrivains du *Recueil Littéraire*. Je ne nommerai pas cinq ou six collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, comme MM. Massicotte, Bédard, Brunet, Chaussé, leur modestie me le reprocherait et leur amitié me le pardonnerait à peine. Je ne dirai pas quel est ce vieux de la vieille de notre littérature qui se cache derrière le joli pseudonyme de *Charles Ameau*, qu'on rencontre assez souvent dans le *Recueil*, non je ne le dirai pas, car M. Benjamin Sulte, né malin, me traiterait peut-être de bavard et m'en voudrait pis que pendre. Sans me risquer à commettre de semblables indiscretions, je signalerai seulement le fait que le *Recueil Littéraire* compte, dans son personnel de rédaction et collaboration, trois ou quatre écrivains Français, tels que MM. Chatrian, Capdeville et cette gentille fée littéraire qui parseme de ses pièces magiques et charmantes vingt cinq revues de France, *Miss E. Erhstone*.

C'est assez dire comme notre jeune confrère, le *Recueil Littéraire*, offre, généralement de l'intérêt aux lecteurs pour infiniment plus que les cinquante centimes qu'il coûte d'abonnement. Rue Notre-Dame, à Ste-Cunégonde, nous recommandons aux amateurs de se procurer la cette gentille publication, bien convaincu, qu'après expérience faite, ils ne nous reprocheront pas de les avoir trompés dans leur attente.

En la sainte Eglise

L'IMAGINATION VERSUS WILSON

Parcequ'il a ramassé un conte en l'air et qu'il l'a répété, M. Wilson ne veut pas qu'on lui dise ce qui en est. C'est à lui même, dit-il, que je m'attaque.

Pardon, mon fils, vous n'êtes pour rien dans l'affaire, sinon que vous avez parlé sans au préalable vous renseigner. Il ne s'agit pas de votre personne, mais d'un point d'histoire. Vous avez lu les vers de Crémazie qui parlent du départ des Français en 1760, et vous avez mis cela en prose sans vous occuper de savoir quelle proportion de vérité renferment ces effusions du poète. Vous allez dire que j'attaque Crémazie !

Saint-Luc de Lacorne vous paraît donc sublime lorsqu'il se donne tant de mal pour trouver un vaisseau et quitter le Canada ! Sa noblesse lui faisait donc une obligation de décamper aussitôt la guerre finie ?

M. de Gaspé, filant aussi le plus tôt possible, est encore un gros bonnet qu'il fallait pleurer, n'est-ce pas ?

Ces gens-là n'étaient que des lâcheurs, comme on s'exprime aujourd'hui. Ils se sont hâtés de partir en laissant les Canadiens dans la bouillie. Ah ! vous allez dire que j'attaque l'auteur des *Anciens Canadiens* sous le nom de son grand-père !

Vous vous apitoyez sur le fait que les gens de la noblesse ou de la seigneurie ont vendu leurs terres au rabais. D'abord, il ne fallait pas s'en aller à quinze cents lieues ! Du moment où le Canada ne valait plus la peine que l'on y demeurât, tout le reste s'en suivait.

Ajoutez que la bonne moitié de ces lâcheurs ne tarda pas à crever de faim en France, où ils ne comptaient pour rien ; ils durent revenir au Canada, Gros Jean, comme devant.

Il n'est pas question de M. Wilson dans tout cela.

CHAUOIGNONNETTE.

P. S.—Pour l'intelligence du lecteur, nous lui dirons que Chauignonnette ou Chasonnette signifie la " fleur blanche " en abenakis. *Et nunc erudimini.*

PROPOS DU DOCTEUR

HYGIÈNE DE LA BEAUTÉ

Le Dr Banting, qui a accumulé une fortune en réduisant l'obésité chez les personnes qui avaient vécu à outrance sur les meilleures choses de ce monde, donne maintenant les conseils suivants aux dames qui veulent conserver leur beauté.

Pour conserver vos charmes, dit-il aux dames, il faut vous abstenir de manger les deux premiers jours de chaque mois, et toute l'année vous ne devez vous nourrir que de choses très légères. Il donne, en même temps une médecine (dont la formule n'est connue que de lui) et qui tue l'appétit. Mesdames, essayez-en.

CONTRE LA MIGRAINE

Voici un remède très simple contre la migraine nerveuse à laquelle sont généralement sujets les hommes d'études et les travailleurs intellectuels. La personne souffrante étant assise, une autre personne, un homme autant que possible, place une main ouverte sur le front, à l'endroit malade ; l'autre main est placée sur le cou vers la nuque, les deux mains appuient légèrement. Au bout de quelques minutes, un soulagement sensible se produit, et il est très rare que dix minutes de cette exposition des mains n'enlèvent pas la migraine. Pour dégager le malade du léger engourdissement qu'il pourrait éprouver un souffle sur le front vers la naissance du nez suffira. Il va sans dire que si cette opération peut se faire loin du bruit, cela n'en vaut que mieux. Si le mal de tête est très violent, il serait bon d'aller ensuite un peu au grand air.

LE SOIN DES MAINS. — Un peu d'ammoniaque ou de borax dans l'eau qu'on se sert pour se laver les mains nettoiera la peau et la rendra douce.

Un peu de farine d'avoine mélangée avec de l'eau, blanchira les mains. Beaucoup de personnes appliquent de la glycérine sur les mains avant de se coucher et mettent des gants pour ne pas salir les couvertures ; mais la glycérine ne convient pas à tout le monde, car elle rend la peau dure et rouge. On devrait se frotter les mains avec de la farine d'avoine sèche et prendre des gants en se couchant. Une bonne préparation pour les mains c'est du blanc d'œuf avec un grain d'alum dissout dedans. La pâte de toilette romaine est simplement du blanc d'œuf, de la farine d'orge et du miel. On dit que les Romains faisaient usage de cette composition dans l'ancien temps. C'est une très bonne chose, mais elle n'est pas meilleure que la farine d'avoine. On peut dans un mois rendre douces et blanches les mains les plus rudes en y appliquant ce remède en se couchant. Tout ce qu'on a besoin d'avoir c'est une brosse à ongles, une bouteille d'ammoniaque, une boîte de borax en poudre, et un peu de sable fin pour faire disparaître les taches.

DES FRACTURES

Il arrive fréquemment que, dans une chute, on se brise un os ; comment pourra-t-on reconnaître la présence d'une fracture ?

Dans certains cas, le malade entend, au moment de l'accident, un craquement particulier. Ce bruit peut également être perçu par les assistants.

Mais ce signe est trompeur et n'a pas par lui-même grande importance. La douleur est ordinairement le premier symptôme éprouvé par le patient ; elle se manifeste avec plus d'intensité chaque fois qu'un mouvement se passe au niveau de la fracture ou qu'une pression vient à porter sur ses fragments.

Mais ce qui rend caractéristique la douleur de la fracture, c'est sa localisation précise au niveau même du trait de cassure.

L'impuissance du membre malade est un symptôme très fréquemment observé, mais qui perd de sa valeur parce qu'il peut se produire alors même qu'aucun os n'est atteint.

Mais les signes les plus importants pour la reconnaissance des fractures sont les trois suivants : 1o la déformation ; 2o la mobilité anormale ; 3o la crépitation.

La déformation est causée par l'attitude vicieuse que prend l'os cassé : la mobilité anormale est constituée par la possibilité d'imprimer au membre blessé des mouvements impossibles à produire en l'absence de toute fracture ; la crépitation est une sensation de craquement sentie par la main au niveau du trait de cassure quand on touche la région malade. Aux signes que je viens d'énumérer il sera toujours possible à une personne exercée de reconnaître une fracture. Les premiers soins à donner, en attendant l'arrivée du médecin, consisteront à envelopper le membre blessé de compresses d'eau fraîche, destinées à empêcher le gonflement ; puis on s'efforcera d'immobiliser l'os blessé, pour prévenir les douleurs qu'entraîne forcément le plus léger mouvement.

" L'ORACLE CANADIEN "

Très ingénieux, en vérité, ce nouveau jeu de société dont on vient de me faire voir un spécimen. Il y a du mysticisme dans son nom et de la subtilité tout plein dans l'exercice qu'on en peut faire. Arracher à quelqu'un, une dame par exemple, le secret de son âge, du nom qu'elle remarque le plus, n'est-ce pas ce que c'est habile, que c'est un joli truc celui-là ? Voilà pourtant ce que nous met en mesure de faire " l'Oracle Canadien ".

Cela consiste tout bonnement en deux séries de sept cartes, où sont inscrits, par ordre alphabétique, à la suite des chiffres depuis 1 jusqu'à 127, la plupart de vos noms, mesdames et messieurs.

Sur une première carte qu'on vous fait voir, on vous dit : choisissez un nom ou le chiffre de votre âge, notez-le bien ; si l'on vous plaît, ensuite, de me remettre celles des cartes où se trouve ce nom ou ce chiffre. Puis, Mais trêve d'explications : je préfère, lecteurs et lectrices, vous laisser le plaisir d'approfondir vous-mêmes tous ses secrets, ce charmant petit devin.

Dans toutes les librairies, il est en vente à présent, " l'Oracle Canadien " ; consacrez-y quelques sous et je ne doute pas qu'il ne vous le rende en de bien joyeux moments.

J. S.-E.



CATHERINE DE MÉDICIS, FEMME DE HENRI II



MARIE DE MÉDICIS, FEMME DE HENRI IV



ANNE D'AUTRICHE, FEMME DE LOUIS XIII



MARIE LECZINSKA, FEMME DE LOUIS XV



MARIE-ANTOINETTE, FEMME DE LOUIS XVI



JOSÉPHINE DE LA PAGERIE, 1^{RE} FEMME DE NAPOLEON I^{ER}



MARIE-LOUISE, 2^{ME} FEMME DE NAPOLEON I^{ER}



MARIE-AMÉLIE, FEMME DE LOUIS-PHILIPPE



EUGÉNIE, FEMME DE NAPOLEON III



MADAME CARNOT

LES TRANSFORMATIONS SUCCESSIVES DU COSTUME EN FRANCE DEPUIS TROIS SIÈCLES (1560-1890)

PRÈS D'UNE TOMBE

“ Ou donc es-tu pour l'apaiser,
Pauvre mère à l'âme si tendre,
Cet enfant qui cherche un baiser,
Pâlissant à force d'attendre ”

PHILIPPE GILLE.

C'était le soir, la nuit était triste et froide, et j'étais triste comme la nuit ; le vent soufflait plaintif et lugubre à travers les arbres nus et dépouillés de leurs feuilles ; Octobre n'était plus et Novembre inaugurait son premier jour. L'Angelus venait de sonner son dernier coup, c'était l'heure où la famille se réunit après les travaux du jour, c'était l'heure du repos, l'heure de l'intimité, l'heure de la douce causerie au coin du feu.

Et moi, seul et sans foyer, errant à l'aventure, j'allais, sans but, à travers les rues désertes de mon village. Je rêvais à ma famille dispersée, je songeais aux absents, à ceux que j'aimais et qui ne sont plus, je pensais à ma mère qui repose là bas, dormant son dernier sommeil ; je regrettais le passé, mon enfance sur les genoux de cette mère si tendre et si dévouée que la cruelle mort m'a ravie, je revoyais mes années de collège si heureuses et dé. à si loin ; la pensée du présent apportant une larme à ma paupière, et me rappelant le chant du poète :

“ Toute espérance, enfant, est un roseau ”

Je n'osais m'abandonner aux charmes et aux doux et consolant espoir du bonheur que l'avenir semblait me promettre.

Non, me dis-je alors, la déception serait trop cruelle, la désillusion trop amère ! Et je me croyais bien malheureux... Poussé par je ne sais quel pressentiment inexplicable, je dirigeai mes pas vers le cimetière. Tout était plongé dans le silence et pas un être vivant ne semblait troubler à cette heure le calme des tombeaux ; mais, j'avais compté sans l'infortune que l'on rencontre partout, sans le malheur qui règne en tout lieu, sans la mort qui moissonne toujours et frappe sans relâche et sans merci.

Agenouillées auprès d'une tombe fraîchement recouverte, une jeune fille et sa sœur encore enfant, priaient en sanglotant—N'osant les troubler, je m'arrêtai, prêtant une oreille attentive aux paroles qu'elles murmuraient :

“ O ma mère, disait la jeune fille, du haut du ciel où vous devez être, veillez sur nous, protégez vos pauvres enfants ; le monde nous repousse et nous délaisse, on se rit de notre douleur, on se moque de notre misère et de notre abandon, il nous faut lutter contre tous, et nous sommes seules ! Nous vous aimons toujours, et cette affection, cet amour est notre seul soutien, notre unique consolation ; au ciel on se revoit, n'est ce pas, ma mère ? —aussi, fidèles à votre souvenir, à vos pieux enseignements, nous espérons vous revoir un jour, mère chérie. Mon Dieu, donnez le repos éternel à notre pauvre mère, et le courage à ses malheureux enfants ; que votre sainte volonté soit faite, mais je vous en conjure, ayez pitié des orphelines ! ! ”

“ Maman, ajoutait l'enfant, maman où donc est-elle ? Pourquoi ne pas me répondre et me laisser seule si longtemps ? Maman, j'ai faim, j'ai froid... reviens vite, je t'attends, je serais si heureuse de te voir et de t'embrasser !... Est ce que je t'ai fait de la peine ?—Alors, je serai plus sage, reviens.—Je n'aurai plus faim, je n'aurai plus froid avec toi, maman ! ! ! ”

Puis tout retomba dans le silence, et je n'entendis plus que leurs sanglots ; longtemps elles pleurèrent, là sur la tombe de leur chère morte. Enfin, épuisées, chancelantes et pâles de souffrance, elles retournèrent à leur demeure vide, sans pain, sans feu et sans mère.

Qu'elle est touchante, la prière de l'orpheline pauvre et délaissée, formulée sur le tombeau d'une mère chérie et dans le calme de la nuit, ses accents vont au cœur, et il est bien insensible celui qui ne s'en émeut pas. Resté seul, en présence de tant de douleur et d'une foi si forte, en face d'une aussi affreuse misère, supportée avec une si généreuse résignation, j'oubliai presque ma peine et ma souffrance, en songeant à celle de ces pauvres enfants.

Pauvre jeune fille ! pauvre enfant ! pauvres orphelins ! j'ai connu votre douleur, elle est de celles :

“ Que n'endorment pas le temps ni les pleurs ! ”

CALLISTOS.

Ste-Scholastique, novembre 1890.

ELLE EST PARTIE !!!

Elle est partie !... bien partie !... Son pied léger a franchi le seuil du toit paternel ; puis la porte s'est refermée derrière elle, comme pour emprisonner avec moi la douleur et la mélancolie. Seul maintenant, l'écho de son dernier baiser d'amour sommeille dans mon âme endolorie. Seul, errant dans les sentiers de la vie, je boirai à la coupe des ennuis, en essuyant mes pleurs. Rêves enchanteurs ! illusions menteuses ! combien votre évanouissement torture le sein épris de vos séductions !...

Désormais, hélas ! le feu de son regard si tendre ne viendra plus faire briller l'allégresse sur mon front pensif. Le ton harmonieux de sa voix argentine ne murmure plus à mon oreille attentive cet espoir consolant, ces rêves fortunés, baume salutaire qui soulage nos forces épuisées. Les douces caresses dont sa main blanche et candide possédait le secret seront à jamais pleurées par mon cœur... .

Ah ! mon pauvre cœur, ballotté toujours, pressuré sans cesse par des douleurs nouvelles, je te sentis faiblir sous le coup de cette épreuve ! D'une main perdue, le fatal destin trancha le fil de tes espérances. Le présent se réveilla pour toi avec un aspect nouveau, plein de prostrations et de soupirs, et l'avenir, comme un bruit mystérieux qui dort sous la feuille, ne te souffle que bien bas le mot “ espère ” pour te réchauffer et t'affermir.

Ma sœur ! qu'il fut douloureux l'instant de la séparation ! La chaîne de nos jours coulés dans le calme et la sérénité du jeune âge, ne fut pas rompue, sans émotions profondes. Longtemps sous ma paupière roula une larme ; longtemps ma poitrine étouffa un sanglot. Non, jamais le souvenir de cette scène touchante ne s'éteindra dans ma mémoire.

Toute brillante dans tes atours d'épousée, le front ceint de l'aurole virginale, le sourire aux lèvres, tu t'envolais de mes bras, tu t'arrachais à ma tendresse pour aller t'abandonner aux baisers de ton époux fidèle et sceller par là l'union intime formée avec lui. Pourtant, mon affection pour toi protesta contre l'abandon auquel j'étais voué ; le deuil, avec ses sombres livrées s'offrait tout d'un coup à mon œil alangui. Mais je refoulai mes peines en songeant que ce nouvel état de vie répandrait sur tes jours une rosée bienfaisante de joie et de bonheur.

Dans ce moment solennel, ma sœur, quels sentiments divers nous assiégeraient ? Pour toi, la délicieuse perspective d'une lune de miel, où d'ineffables délices viendraient ensoleiller tes jours de ménage, enchantait ton imagination. Dans un avenir peu éloigné, tu voyais ta tête ornée de la couronne de la maternité ! Peut-être, plongeant plus loin ton regard souriant et prophétique, tu tressaillais d'orgueil à la pensée qu'un jour la patrie te devra de nobles et vaillants défenseurs, et que le ciel se glorifiera d'ouvrir larges ses portes aux fruits de tes amours. Et tout cela tempérait l'angoisse de ton sein palpitant ; angoisse si cruelle qu'on éprouve en quittant sa famille chérie.

Pour moi, hélas ! résigné comme un chrétien et un frère doit l'être, j'étais absorbé par d'autres sentiments. La fraîcheur de mes vingt ans semblait devoir se faner au contact de la mélancolie, car l'ange consolateur de mes jours, prenait son essor, emportant dans son vol rapide, tous les plaisirs et les attraits que la nature verse sur les pas de l'amitié fraternelle. L'inconnu se dressait sous mon regard avec de sombres couleurs ; en effet un vide considérable se faisait autour de moi. Je restai le dernier oiseau, à l'aile tremblotante, qui gémissais, solitaire, sur le duvet du nid maternel ! —Adieu douce joie ! ! Adieu ivresse du jeune

âge ! ! Adieu saints épanchements !... Tout se flétrit, tout succombe dans le parterre de ma vie.

Désormais, je ne demanderai plus à la terre des consolations qu'elle ne nourrit point, où tout est vanité, *vanitates vanitatum*. Armé du flambeau de la foi je pénétrerai dans les profondeurs célestes, et brisant les voiles qui enveloppent la matière, je verrai dans celui qui a ordonné à mon cœur de battre et à mon esprit de penser, le dispensateur des dons les plus désirables et les plus magnifiques. Fort de ses consolations, je puis te dire : ma sœur, vis heureuse sous la tutelle de ton époux, gardien vigilant de ta faiblesse. Tous deux, coulez vos amours dans la splendeur d'un printemps éternel ! Que la bénédiction du Dieu d'Abraham vous fasse cueillir une ample moisson de succès toujours croissants.

J.-G. BOISSONNEAULT, E.E.D.

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a dans la province d'Ontario 122 shérifs, registrateurs, avocats de comté et greffiers de comté dont les salaires et honoraires s'élèvent en moyenne à \$4,000 pour chacun. L'un deux reçoit \$18,000 ; deux reçoivent \$17,000 chacun ; trois reçoivent \$10,000 chacun ; quatre reçoivent \$9,000 chacun ; sept reçoivent \$8,000 chacun ; neuf reçoivent \$7,000 chacun ; quatorze reçoivent \$6,000 chacun ; et 21 qui reçoivent \$5,000 chacun. N'est-ce pas exorbitant ?

—Une statistique du clergé séculier en France porte que ce pays compte actuellement 55,385 ecclésiastiques, se décomposant ainsi : 87 évêques, — 182 vicaires généraux titulaires, — 751 chanoines, 130 secrétaires d'évêchés, — 3,397 curés, — 29,752 desservants, — 10,379 vicaires, — 4,617 auxiliaires, — 2,486 aumôniers, — 703 supérieurs, directeurs et professeurs de grands séminaires, — 3,101 directeurs et professeurs d'écoles secondaires ecclésiastiques. — Plus 5,538 élèves de grands séminaires et 2,134 maisons secondaires ecclésiastiques.

—Un grand seigneur, franc-maçon du plus haut grade, qui cachait son nom sous le pseudonyme de Piccolo-Tigre, a donné dans les lignes suivantes le dernier mot de la tactique diabolique des loges : “ Le meilleur poignard pour frapper l'Eglise au cœur, c'est la corruption. Ne nous lassons donc pas de corrompre, ne faisons donc pas de martyrs, mais popularisons le vice dans les multitudes. Qu'elles le respirent par les cinq sens, qu'elles s'en saturant. Faites des cœurs vicieux et vous n'aurez plus de catholiques. ”

—En combien de temps la population du globe aura-t-elle atteint les limites compatibles avec les moyens de subsistance qui existent. Telle est la grosse question qui a été posée dans la section de géographie et d'économie politique de la British Association, et que M. Raveinstein s'est déclaré en état de résoudre. Suivant M. Raveinstein, la population totale de l'univers s'élève actuellement à 1,468 millions d'âmes. En comptant les nouveaux territoires découverts en Afrique, les régions encore mal peuplées de l'Amérique et de l'Asie, il y a place, selon lui, pour 5,994 millions d'habitants en tout : c'est à dire que nous avons encore de la marge pour 4,526 millions de personnes, à peu près trois fois autant encore qu'il y a actuellement d'êtres respirants. Cela paraît très rassurant à première vue, mais c'est très inquiétant d'après M. Raveinstein, car l'accroissement de la population prend des proportions si gigantesques qu'il ne faudra pas plus de 182 ans pour que l'univers soit plein comme un œuf, c'est à dire que le maximum d'êtres que puisse nourrir la terre soit atteint. En d'autres termes, les 5,994 millions d'habitants que le globe peut loger existeront dès 2,027. Il est vrai qu'un autre savant, le professeur Alfred Marchall, déclare ces chiffres absurdes et affirme qu'il est impossible de calculer actuellement soit la progression éventuelle de la population, soit les capacités nourricières du globe.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 20 DECEMBRE 1890

FLEUR-DE-MAI

PREMIÈRE PARTIE

LA TIOTE

(Suite)

Nul n'échappe à ce laminoir à travers lequel les bêtes, les gens, les équipages et les toilettes doivent également passer.

Quelques jours après les événements qui précèdent, par une matinée caniculaire, il y avait foule à ce coin spécial et la majeure partie des chaises était occupées.

Vers huit heures du matin, on pouvait voir de nombreux cavaliers et une certaine quantité de beaux équipages ; à Paris, toujours et quand même il demeure un noyau d'élégance, sans compter les amoureux de la grande ville qui ne veulent point se résourdre à la quitter.

Sur deux chaises au premier rang, vêtus de complets couleur claire, deux jeunes gens regardaient les équipages et les cavaliers en échangeant leurs observations.

L'un était un aimable garçon, nommé René Marvil et attaché au ministère de la marine qu'il allait regagner après sa petite séance à l'entrée de l'avenue ; l'autre ne faisait rien, si ce n'est des dettes, saluer l'homme du jour, se trouver à point nommé à l'entrée ou à la sortie de toutes les fêtes, de toutes les premières, de toutes les réunions où l'on peut placer un nom sur chaque figure.

Oscar Courtin, petit, la tête légèrement de travers, le dos voûté, l'œil toujours protégé par un lorgnon inamovible, le cou étranglé par de grands cols lui sabrant le menton, était une gazette vivante. De tout ce qui peut se passer dans Paris et sa banlieue, il avait la prétention d'être instruit avant tout le monde.

Le service de ses informations personnelles lui donnait énormément de peine et devait lui coûter horriblement cher... comme chaussures.

Un tic naturel ou étudié, rendait la plupart du temps sa conversation incompréhensible.

Oscar Courtin ne trouvait jamais un nom du premier coup, se contentait d'appeler ceux qu'il voulait désigner : "Chose !... Machin !" le nom n'arrivait qu'à la fin du récit.

Devant les deux flâneurs, arrivait au petit trot, remontant l'avenue pour rentrer dans Paris, un phaéton attelé d'un reste de pur sang, dont les jambes quelque peu arquées, témoignaient de nombreuses tares.

La peinture de la voiture était défraîchie. Pas sés également les harnais, dont la bouclerie terne allait de pair avec le cheval et le phaéton.

Sur le siège de derrière un domestique à chapeau rougi, à livrée piteuse... Tout cela sentait la gêne, montrait la corde, et ne pouvait échapper à la clairvoyance des élégants Parisiens.

—Tiens !—Oscar Courtin,—fit en apercevant le piteux équipage,—Chose, Machin... le... +1 sais bien... aide moi donc...

—Non, je ne connais pas,—répliqua René.

—Tu ne connais que lui au contraire, Machin, Chose... Eh ! tu ne veux pas m'aider. Tu y mets de la mauvaise volonté, je te dis que tu ne connais que lui... Je croyais qu'il avait mis bas pour tout de bon... Mais non... il se défend, il se raccroche... Oh ! il ira jusqu'au bout... Un estomac du diable ! ce gaillard là... Mais demain ça sera vendu, sa dernière rosse... Saisie depuis longtemps... Je sais ça, moi, j'ai vu les affiches... Rue de...

A cet instant le phaéton arrivait à hauteur des deux jeunes gens ; le maître rencontra leurs regards gouailleurs.

Il devint très rouge et salua du fouet, tandis qu'Oscar Courtin levait la main à plat, lui criait d'une voix glapissante :

—Bonjour, cher.

Oscar reprit s'adressant à son compagnon qui l'écoutait distraitemment :

—Elle est jolie sa voiture et sa rosse... tout son solde... Fini de rire. Dame, ça roulait au petit cercle toutes les nuits, les plaques de cinq, de dix, de cent... Il paraît que sa moitié s'est fâchée, et a filé ! Et lui plus rien... serré de près, et...

Oscar ne termina point sa phrase. Il venait de se lever avec une agitation extraordinaire.

—Tiens ! à qui dit-il bonjour ?... Il s'arrête... Il fait monter quelqu'un... Je ne le connais pas ce bipède-là. Oh ! ce type !... il est à tu et à toi avec Chose, Machin, tu sais bien...

Le jeune homme au phaéton venait de s'arrêter et pour cause.

Un homme s'était planté carrément devant la voiture en étendant les bras, afin d'attirer sûrement l'attention de son conducteur.

Le jeune homme avait retenu à grand peine un cri de surprise.

De rouge qu'il était, son visage efféminé, trop correct, orné d'une fine moustache relevée en brosse déliée, était subitement devenu très pâle.

Mais cette pâleur n'avait subsisté que la durée de quelques secondes.

L'éclair vitreux qui avait filtré à travers les grands yeux noirs du jeune homme s'était aussitôt éteint.

D'un geste naturel il avait arrêté son cheval, s'était baissé pour tendre la main à celui qui venait de lui barrer ainsi brusquement le passage, et lui avait dit d'une voix très calme :

—Tiens, c'est toi ! monte.

L'homme monta, et le vieux pur sang cinglé par un double coup de fouet croupionna fortement et partit au grand trot.

L'homme en question avait, il est vrai, tout ce qu'il fallait pour exciter la surprise chez son élégant camarade.

Il portait un énorme chapeau gris à larges ailes, et un macfarlane à carreaux multicores, tirant l'œil à cent mètres et dans lequel il se drappait avec une majestueuse insolence.

—Bon Dieu de bon Dieu, je t'ai t'y cherché... Voilà quinze jours que je roule partout sans pouvoir parvenir à te déterrer... J'ai cru que je ne te retrouverais jamais... Ah ! mon vieux...

D'un coup d'œil rapide, le jeune homme désigna le domestique qui, d'un air rechigné, se tenait sur le siège de derrière.

—Amarre ta langue,—dit-il à voix basse à son compagnon.

—Bon ! bon ! on sait ce que ça veut dire... Pas malin... Enfin ! te voilà... c'est l'essentiel. Je craignais de n'être pas reconnu dans ma splendeur... Pas vrai, vieux... car tu l'as vu, mon pardessus... c'est-y tapé, hein !...

—Mais oui,—en répliquant, l'ami ne put réprimer un sourire,—mais oui, tu es assez tapé...

Et il ajouta, en clignant de l'œil :

—Tu t'es fait photographeur comme cela, au moins ?

L'autre, sans défiance, répliqua comme sans malice :

—Pas encore...

—Bien, alors, tiens-toi en repos, ne gigotte pas comme tu le fais et tout à l'heure, en déjeunant, nous causerons.

Le phaéton descendait rapidement l'avenue des Champs Elysées... Des voitures et des bas côtés partaient des éclats de rire. Le macfarlane écossais dont les ailes voltigeaient au vent du matin produisait un effet considérable. On chuchotait, on montrait du doigt, on s'appelait, et le propriétaire de l'objet cause de cet émoi se carrait, se cambrait, prenait des poses, enchanté de l'effet obtenu.

Par contre le compagnon, le maître du phaéton était au supplice, tant et si bien que le pur sang payant pour la coière de son conducteur, finit par sentir se réveiller en lui ses vellétés anciennes et s'emballa bel et bien à la hauteur des chevaux de Marly.

—Ma foi,—fit le jeune homme, tout en lui là

chant la bride avec un soupir de satisfaction,—j'aime mieux cela, ce sera plus tôt fini.

Maintenant, le cheval emporté longea les quais à toute bride, et dans un nuage de poussière diamantée, les nuances fulgurantes de l'écossais s'estompaient.

A la fin, blanc d'écume, le flanc haletant, le cheval s'arrêta de lui-même à la hauteur de l'hôtel Carnavalet.

Le jeune homme descendit alors, fit signe à son compagnon d'en faire autant et s'adressant au cocher :

—Rentrez, Jean...

Le cocher secoua la tête d'un air désappointé...

—Mais monsieur sait bien...

—C'est bon... c'est bon... Je passerai dans l'après midi à la maison... J'arrangerai tout... vous pouvez y compter... Je déjeune avec monsieur... Tenez... voilà cent sous.

Le cocher prit la pièce de mauvaise grâce et s'éloigna au pas.

Une fois seuls dans ce quartier, désert à cette heure :

—Et toi,—dit-il à son compagnon,—fais moi le plaisir d'enlever ton malheureux manteau...

L'effet de cette apostrophe fut foudroyant !

—Il n'est pas donc chic, mon manteau !—protesta l'interpellé,—tu t'en ferais mourir pour avoir le pareil... Pas joh !...

—Tu es atroce ! tu as l'air d'un singe habillé en pierrot...

—Ah ! malheur !...

—Ecoute plutôt.

Deux gavroches arrivaient en sens contraire.

Et le premier venait de dire au plus grand :

—Mince ! Auguste !... Pige le bonhomme qu'a descendu d'un cerisier !...

L'arrêt était rendu...

Le propriétaire de l'écossais baissa la tête avec résignation...

—Dame ! tu sais... Je ne sais pas... J'avais cru...

—Plie le sur ton bras et filons...

Les deux compagnons longèrent le boulevard Henri IV et atteignirent la place de la Bastille.

Ils montèrent au premier étage de l'un des grands cafés qui garnissent la place.

—Donnez nous des vermouts, de l'eau de seltz et tout ce qu'il faut pour écrire,—fit le plus jeune, au garçon monté pour accompagner ces messieurs.

Et quand ils furent servis, que le garçon les eut laissés seuls :

—Maintenant, causons,—fit le maître du phaéton,—tu peux être tranquille, personne ne viendra nous déranger... Dégoise-moi ta petite affaire.

L'autre secoua la tête.

—Je n'ai plus rien à te dire... Du moment que j'ai retrouvé mon ami Fil-de-Soie... ça dit tout... ça répond à tout... ça me suffit, et vogue la galère.

Depuis longtemps, bien certainement, on a reconnu Romain Courieul dans le personnage drapé d'un mac farlane écossais.

Courieul, sans encombre, avait aisément quitté Vierzon.

Et alors son premier soin, une fois à Paris, avait été de luxueusement se nipper, ainsi que nous l'avons vu...

Mais il n'avait pas encore eu le temps d'écorner son magot.

Le fond de sa nature, et surtout son séjour au bagne, le rendait plein de méfiance.

Comme il le disait lui-même, il avait une peur bleue de commettre quelque irréparable gaffé.

Et son occupation constante, depuis qu'il foulait l'asphalte, était de retrouver Fil-de-Soie, parce qu'avec cet ami si fidèle, si prudent, il n'aurait rien à craindre.

Maintenant, il le regardait avec une joie sans mélange. Il le trouvait beau, élégant, charmant en tous points.

Et la petite souffrance d'amour propre qu'il venait de ressentir, relativement à l'écossais, s'effaçait devant le bonheur plein de charmes qu'il éprouvait à se retrouver avec son vieux copain.

—Ah ! satané Fil-de-Soie,—lui disait-il pour la troisième fois,—tu n'as pas changé !

Les yeux caressants du joli gars s'étaient assom-

bris, et une lueur avait flambé dans ses prunelles. D'un geste sec, nerveux, il coupa la parole à Romain.

—Écoute, —lui dit-il d'une voix brève, —fais-moi le plaisir de garder ces noms-là dans le fond de ton sac, ou de les oublier à jamais. C'était bon là-bas, là où nous nous sommes connus. Ici, ça nous jouerait un mauvais tour un jour ou l'autre... et ça nous ferait chamberer...

—Dame, tu sais, l'habitude, —fit Romain embarrassé.

—Quand une habitude est dangereuse, on la change. Et puis, écoute moi bien... et ceci dit une fois pour toutes. Tu m'as vu à l'œuvre, tu sais que je ne suis pas un lâcheur.

—Non, ça pour sûr.

—Tu sais que je n'ai qu'un bon côté au monde, c'est celui de ne pas manger de morceaux, de ne pas trahir les copains...

—Oh ! je sais qu'on peut compter sur toi à la vie, à la mort.

—Ici, les traits de Fil de Soie prirent une expression sinistre.

—Ce que je veux que tu saches aussi, —poursuivit-il, —c'est que celui qui me trahirait, me perdrait, —que ce soit par trahison ou par bêtise, c'est qu'il qu'il, puisque le résultat est le même—celui là, je trouverais toujours le moyen de lui ouvrir le ventre avant de partir... Ça ne ferait pas un pli : Tu as compris... pas ?

—Bien oui, j'ai compris, mais tu n'as pas ça à craindre de moi. Je ferai tout ce que tu voudras, d'ailleurs.

—Je l'espère bien. Pour commencer, tu m'appelleras "Gaston", et jamais autrement... Tu entends.

—Compris... Tu peux y compter...

Et Romain appuya ces derniers mots d'une solide poignée de main ; puis il reprit :

—Ah ! mon vieux Gaston, —ça me semble tout drôle de t'appeler comme ça, mais je m'y mettrai, —mon vieux Gaston ! si tu savais comme ça me fait plaisir de te voir.

—Tu l'as déjà dit.

—J'ai eu tant de peine à te rencontrer !

—Ça aussi ; tu te répètes.

—Entin, quoi... Faut pas être dur avec moi parce que tu as eu de la chance... Tu es riche, tu es calé, tu fais dans le grand... Tu as voiture et tu roules sur l'or...

Tandis qu'il parlait, un pli profond s'était peu à peu creusé à travers le front du beau Gaston.

Romain continuait, toujours à son idée :

—Tandis que moi... depuis que je t'ai quitté j'en ai maché de la misère !... Il n'y a pas huit jours encore, tel que tu me vois, je portais une cote bleue, et un pantalon troué ! J'avais aux pieds des philosophes... Et ce n'était pourtant plus la grande panne... Mais aujourd'hui...

—Aujourd'hui ? —demanda Gaston.

—Aujourd'hui, j'ai des guances... Et sitôt que je les ai eues dans ma profonde... j'ai pensé à toi.

—Au moins si j'avais... F... Gaston avec moi, il m'aiderait à les dépenser, et il me trouverait aussi des affaires à faire, c'est-à-dire à en gagner d'autres...

—Ah ! tu as de l'argent !...

—Ce mot fut répété à demi-voix...

—Peut-être pas autant que toi, —répliqua Romain, —bien sûr je ne couche pas sur les mille et les cents, mais enfin...

—Imbécile !...

—Hein ! quoi ?...

—Idiot !...

—Ah ! par exemple !...

—Tu es décidément bête à brouter !... Ah ça ! tu n'as pas deviné que je suis panné comme une côtelette !... Tu n'as pas vu que je conduisais un canasson attendu par Maquart !... Que ma voiture était pelée comme un vieux fiacre... que mon domestique se permettait d'être insolent avec moi !... Non ! tu n'as rien compris de tout cela !...

—Ma foi non ! —répliqua piteusement Romain, —je n'ai rien pensé de tout cela !... Ah ! tu es rincé !...

—Oui ! et c'est encore le coup d'une langue trop longue qui a fait tout le mal, qui a cassé la corde. J'avais un peu trop tiré dessus, je le veux bien,

mais enfin ça marchait encore, ça aurait même marché longtemps comme ça... Ah ! les gens qui ne savent pas tenir leur langue !... On devrait la leur couper !... Voilà mon opinion...

Et du coup le beau Gaston avala son vermouth.

—Ah bien ! vieux, si je m'attendais à celle-là !

—Et je suis capitonné de dettes, —continuait Gaston, —je ne sais où me fourrer... Mes Anglais me poussent des chasses du diable... Enfin, je n'ai plus le sou, quoi... et si tu peux obliger ton vieux camarade...

Romain, qui aurait refusé une bouchée de pain à un pauvre, aurait bien sacrifié la moitié de son magot à Fil-de-Soie.

—Tu prendras ce que tu voudras, —répliqua-t-il aussitôt, —tout ce que tu voudras, tu entends... Je ne suis pas en peine, d'ailleurs, tu m'en feras gagner bien d'autres... Et sans me faire pincer... Ça c'est sûr...

—Alors, vrai ! tu peux mettre une certaine somme à ma disposition ?

—Tout ce que tu voudras... Tu as compris... Tiens ! prends !...

Et Romain Courieul, sortant de sa poche un portefeuille tout gonflé de billets de banque le tendit au beau Gaston, en lui répétant :

—Tiens ! prends !...

Gaston releva la tête.

Et montrant le poing à travers l'espace à d'invincibles ennemis :

—Courieul, dit-il, tu es un brave garçon ! C'est entre nous à la vie à la mort !... Et tu verras si ton ancien camarade sait se patiner ! Ah ! j'ai retrouvé un ami !... de l'argent ! Ah ben, nous allons rire !... Seulement, il y en a dans le groupe qui riront diablement jaune. Tu verras ça, mon vieux !...

Et le beau Gaston se mit à marcher à travers la grande salle vide du café, avec une animation extraordinaire.

—Oui ! mon vieux, —continuait-il—je vas parer au plus pressé, et après nous nous mettrons à travailler !...

—Et je te promets que nous en ferons des affaires !...

—Voilà, —fit Romain, —je te retrouve... Je reconnais le vieux copain !...

—Ah ! on croyait s'être débarrassé de moi ! Ah ! on m'a coupé les vivres !... Ah ! on a cru que c'était fini, parce que l'on me disait :

—"Va te faire pendre ailleurs !" Minute !... minute !... Petit bonhomme vit encore... Et il restera à Paris !...

—Oh ! oui ! faut rester à Paris !... parce que, à Paris, il n'y a que là où l'on s'amuse. J'en ai eu l'idée de filer en Amérique, alors que je traînais la savate par les grands chemins... Je n'en ai pas eu le courage...

Le beau Gaston, à différentes reprises, hocha la tête d'un air de défi.

—Eh bien ! j'en reviens, moi, d'Amérique, et je ne veux plus y retourner... Mais, assez parlé de moi... Causons de toi... c'est plus intéressant, pour l'instant. Nous disions donc que tu avais fait un beau coup...

—Pas vilain... Et qui ne me fera pas courir de gros risques, bien que j'aie failli me faire pincer... et que j'y aie encore perdu cent mille francs.

—Voyons ! conte moi ça et ne t'embrouille pas.

Et Romain commença son récit, en le faisant remonter à la rencontre d'Irma et à toutes les conséquences qui en avaient été la suite.

La tête penchée, les paupières mi-closes, le beau Gaston ne perdait pas un mot.

Il ne desserrait pas les dents non plus, si ce n'est pour dire brièvement à Romain, lorsque celui-ci s'arrêtait pour reprendre haleine :

—Mais va donc !...

Il allait, cependant, ne se noyant pas dans les détails, et dévidant son écheveau, maintenant qu'il l'avait commencé par un bout.

Au moment où Romain arriva à son départ de la Glandière, et où il se mit à raconter la poursuite échevelée dont il avait été l'objet, de la part des gendarmes et des gardes, il prononça le mot de "Lauriac", en parlant de Bernard et de La Rosée. Gaston, au nom de Lauriac, avait tressailli brusquement.

—Lauriac ! tu as bien dit "Lauriac" ! —fit-il

tandis qu'un éclair de haine et de fureur brillait dans ses regards—Lauriac en Sologne ?...

—Oui, Lauriac tout près de Salbris...

—Et tu connais ce pays-là ?... toi ?...

—Comme ma poche !... Jusqu'à la ligne du chemin de fer, s'entend...

—Bien ! Bien ! Cela va très bien, —fit Gaston en se frottant les mains, —je crois décidément que c'est ma bonne étoile qui t'a placé sur ma route. Continu... je ne t'interromprai plus...

Et Romain ressaisit le fil de son discours... Quand il eut terminé, le beau Gaston prit la parole.

—Je vois ce que c'est, —dit-il avec lenteur en tenant toujours ses paupières à demi-fermées. —Oui, j'embrasse très bien l'affaire. A moins que tu ne sois victime d'une ressemblance extraordinaire, ce qui est peu probable, —la Petite Mai et l'enfant enlevée au comte ne sont qu'une seule et même personne... Voilà qui est clair. Or, l'affaire est double... Ou il faut vendre le secret au comte... ou promettre notre neutralité à ceux qui ont enlevé l'enfant, en les menaçant de les faire chanter...

Romain regardait le beau Gaston en roulant des yeux émerveillés.

—A moins que, —poursuivit celui-ci sur le même ton, —à moins que nous ne fassions un double, en faisant cracher à la fois le comte, et les autres, au même bassinet, qui est notre poche... Voilà l'affaire bien établie.

—Comme tu vas !... comme tu vas ! lui dit Romain, il n'y a qu'un petit malheur... c'est qu'Irma a enlevé la Petite Mai, et l'a emmenée je ne sais où... et que d'autre part, nous ne connaissons pas les parents de cette enfant.

Gaston commençait à donner des signes d'impatience.

—Tu ne vas pas commencer à trouver tout impossible et à me prouver qu'il y a des bâtons dans les roues, là où il n'en existe pas... Dans cette affaire, il y a des points de repère, tu les as dans tes mains et je vas te le prouver...

—Quel lapin ! —murmura Romain, admirant sans réserve son jeune chef de file.

—Voyons ! —reprit encore Gaston, comment s'appelle le comte ?...

—Je ne sais pas... Sorgonof, Sortinof... C'est un Russe... et il n'y a pas longtemps il a acheté les Souches, un grand château où il vient de s'installer... Ça touche au bois de Lauriac...

—L'affaire Lauriac, c'est une autre affaire... qui nous donnera également des mille et des cents, tu verras... Mais elle me regarde personnellement... Revenons à nos moutons... Voyons, un nom en of... un comte... Les Souches... Ça doit se trouver dans le Bottin, s'il a acheté les Souches depuis plusieurs mois...

Le Bottin se trouvait sur une table.

Gaston se mit à le feuilleter. Il s'arrêta.

—Non, je ne le trouverai pas, mais je n'en ai pas besoin... Ton comte doit être le comte Stroganof, un grand seigneur russe colossalement riche et qui habite un palais avenue Friedland.

—Je crois bien que c'est ce nom-là effectivement, —murmura Romain, —que j'ai entendu prononcer par cette canaille de Chamouveau.

—Bon ! du reste il nous sera bien facile de nous en assurer tout à l'heure... Nous prendrons une voiture, et nous irons tout simplement chez le concierge demander si le comte Stroganof est aux Souches.—C'est là un jeu d'enfant. A présent... autre chose... Tu n'as jamais eu d'indices sur les parents de la petite ?...

Romain raconta brièvement ce qu'il savait.

La vieille demoiselle au panier, qui s'intéressait si fort à voir corriger la pauvre Petite-Mai.

—Bon ! —fit Gaston—il est bien évident que cette vieille taupe n'est pas venue là pour des prunes... Je parie que tu ne l'as même pas filée, que tu ne sais même pas son nom !...

Romain se redressa fièrement.

—C'est ce qui te trompe... Je l'ai suivie, parfaitement filée... elle s'appelle Mlle Henriette Dementières.

—Dementières ! —attends donc !... Dementières... Ah ! j'y suis... Il vient quelquefois l'un des cercles dont je fais partie un individu portant ce nom... Un marchand de bois...

tête désagréable, des yeux féroces... ce n'est pas un nom qui court les rues... Ça doit être notre homme... Dans tous les cas nous allons nous en assurer... l'adresse du Dementières, je l'aurai au cercle... et nous lui donnerons rendez-vous... dans un endroit où nous pourrions causer tranquillement avec lui... Ah ! je te prends cinq mille francs. Et ceux-là... je te les rendrai, je te le jure, sur notre première affaire...

—Prends, va, mon vieux Gaston,—fit Romain en tendant de nouveau le portefeuille,—prends, je te l'ai dit... je suis bien sûr de ne pas les perdre.

—Allons en route... Et d'abord... je veux t'habiller comme il convient... de façon que tu sois très chic, et que l'on ne se moque pas de toi comme tout à l'heure... Et puis ensuite... on te coupera les cheveux, on t'arrangera la barbe, et quand tu seras présentable... je te conduirai là où je vais, où les cinq mille francs que tu me donnes vont me permettre de rentrer la tête haute ; parce que, vois-tu, mon vieux Romain, quand on est calé, on peut faire tout ce qu'on veut. On a beau patrouiller dans des choses malpropres, on vous serre la main tout de même. Mais quand on n'a plus le sou, quand on est panné... bonsoir les voisins, tout le monde vous tourne le dos... Et si vous vous permettez de marcher tant soit peu dans les plates bandes, on vous tombe dessus... Allons filons. Dès que je t'aurai fait tondre, que tu auras passé une housse convenable... nous ferons de belles affaires et nous nous amuserons en même temps, tu verras... Tu seras un de mes parents de Bretagne... tu parleras peu, si ce n'est de tes terres... de tes bois... Il faut te trouver un nom... Tu t'appelleras... M. de la Glandière...

—Quel lapin !—répéta Romain en emboitant le pas à son ami et en quittant avec lui le grand café de la place de la Bastille...

La première visite des deux gredins qui venaient de fonder, à eux deux, une association si redoutable, fut de se faire conduire avenue de Friedland.

—Tu vas descendre,—commanda Gaston à son ami,—et tu demanderas simplement le comte Stroganof. Si l'on te répond qu'il est sorti, tu feras l'étonné et tu diras de ton air le plus naturel : "Monsieur est peut-être aux Souches ?" Tu as compris ?...

—Tiens, ça n'est pas malin...

—Allons, file vite.

Romain, très convenablement vêtu, dans un paletot de coupe sévère, de nuance foncée, tout l'opposé de l'écoisais, en un mot, s'en fut sonner à la lourde grille ouvragée de l'hôtel Stroganof.

Il revint quelques instants plus tard.

—C'est bien notre homme, le propriétaire des Souches... et il est bien aux Souches en ce moment-ci... mais s'il ne se trouve pas ici, la comtesse y est, elle ne repart que demain pour la campagne...

—Viens !—fit Gaston.—Alors nous allons lui lâcher un brûlot... c'est moi qui conduirai la barque. Tiens-toi bien...

Et Gaston... en quittant l'hôtel de Stroganof, donna l'ordre au cocher de s'arrêter devant un bureau du télégraphe.

Une fois là, il prit une carte bleue fermée, et écrivit le billet suivant :

"Madame la comtesse,

"Un ami inconnu s'intéresse à votre douleur. Voulez-vous vous trouver à onze heures ce soir dans la basse allée du parc Monceau, il voudrait vous entretenir de celle que vous avez perdue et que vous pleurez encore..."

"UN AMI."

—Voilà,—fit il en revenant à la voiture,—et maintenant au cercle... Je vais avoir l'adresse du Dementières... et pas plus tard que ce soir encore, nous saurons à quoi nous en tenir de son côté...

L'adresse fut très aisée à trouver, M. Dementières étant membre du cercle.

Une petite carte bleue, semblable à celle adressée à la comtesse Stroganof, lui était envoyée.

Gaston, en termes couverts et discrets, faisait allusion au grand mystère, au profond secret qui devait exister dans la vie de M. Dementières, et lui disait que quelqu'un désirant lui rendre service

lui demandait de se trouver avenue de la Muette, vers minuit, ce même soir-là...

—Et une fois que nous aurons vu les deux parties, nous dresserons nos batteries d'après ce que nous aurons appris au rendez-vous...

Les deux amis firent un plantureux dîner dans un très bon restaurant.

Gaston but fort bien, tout en se tenant sur la réserve, et en obligeant Romain à se modérer formellement.

—Habitue toi à boire sans te griser... Voilà une force... Si j'avais toujours fait ainsi, je ne serais pas où je suis... Et à cette henre nous allons tout doucement nous acheminer vers le parc Monceau... Toi, tu te tiendras à une certaine distance et tu t'assureras que personne ne nous espionne... Dans le cas où tu t'apercevrais que nous sommes filés... tu passerais à côté de moi, en portant par deux fois ta main à tes lèvres. C'est compris ?

Ils arrivaient au parc Monceau.

—Compris,—fit Romain.—A onze heures, je serai à la petite horloge du Belvédère.

Le beau Gaston quitta Romain et s'engagea dans l'allée basse...

Il ne tarda pas à voir venir de son côté une dame vêtue de noir, à la taille souple, à la démarche distinguée... C'était évidemment la comtesse Stroganof.

Le beau Gaston passa à côté d'elle, et arrivant à sa hauteur porta la main à son chapeau en murmurant assez haut pour être entendu d'elle :

—Un ami inconnu...

La comtesse s'arrêta en portant la main à son cœur.

Gaston s'avança.

L'allée était obscure à cet endroit, et l'ombre ne permettait pas de distinguer ses traits...

—Madame,—dit le beau Gaston,—en donnant à sa voix une douceur émue,—c'est moi qui me suis permis de vous écrire.

La comtesse, toute tremblante, répondit avec hésitation :

—Et si vous avez à m'entretenir d'un sujet mystérieux, pourquoi ne vous êtes vous pas présenté chez moi, monsieur... au lieu de me donner rendez-vous dans un endroit ?...

—Madame, je vous en fais toutes mes excuses... Mais, chez vous ! ou l'on ne m'aurait pas reçu, ou mes paroles auraient pu être écoutées et surprises ! J'ai donc dû préférer cet endroit où nul ne peut nous entendre...

La comtesse était demeurée debout au milieu de l'allée :

—Parlez, monsieur, je vous écoute... qu'avez-vous à me dire ?

—Madame, je viens vous parler au nom d'une enfant que vous avez perdue... Je sais ce qu'est devenue cette enfant... Par le plus grand des hasards j'ai été à même de l'apprendre... Et j'ai la certitude, à un moment donné, de pouvoir vous en apporter des nouvelles...

Il se tut, attendant l'effet produit par ses paroles.

La comtesse ne répondit pas tout d'abord, puis enfin, paraissant faire un violent effort sur elle-même :

—Monsieur,—dit-elle,—je ne sais pas ce que vous voulez dire !...

Malgré tout son extraordinaire aplomb, le beau Gaston ne put s'empêcher de demeurer légèrement interloqué.

Je me suis sans doute mal expliqué, madame... je vous ai parlé...

—D'une histoire d'enfant enlevée, volée !

—Oui, c'est bien cela...

—Et je vous répète, monsieur, que j'ignore entièrement ce dont vous voulez me parler...

Gaston reprenait son sang froid.

—Alors, il est bien entendu que vous ne vous intéressez nullement à cette enfant... que rien de ce qui peut la concerner ne vous touche...

Il y eut un silence.

Puis la comtesse se borna à répondre :

—Je vous l'ai déjà dit, monsieur.

L'Hon. C. Edwards Lester

Ancien Consul des États-Unis d'Amérique en Italie, Auteur, etc., écrit ce qui suit :

New-York, le 1er Août 1886, }
122 E. 27th st.

Au Dr. J. C. AYER & Co., Lowell, Mass., Messieurs:—Un sentiment de gratitude et le désir de rendre service au public m'engagent à faire l'exposé des faits suivants :

Ma carrière au collège, à New-Haven, fut interrompue par un rhume tellement sérieux et qui m'affaiblit tant, que, pendant dix ans j'ai eu à combattre pour garder ma vie sauve. L'Hémorragie des passages bronchiques était le résultat de presque chaque effort nouveau pour expectorer. Pendant des années j'ai été entre les mains des plus habiles praticiens sans que cela servit à rien. Enfin j'entendis parler du

Pectoral-Cerise d'Ayer,

Dont je fis usage (modérément et à petites doses) au premier retour de rhume ou de mal dans la poitrine, et chaque fois, invariablement, je fus soulagé. Ceci se passait il y a 25 ans. Avec toutes sortes de changements, dans toutes sortes de climats, je n'ai jamais, jusqu'à ce jour, eu aucun rhume ni aucune affection de la gorge ou des poumons, qui aient résisté au Pectoral-Cerise d'Ayer dans les 24 heures. Il va sans dire que je n'ai jamais été sans ce remède dans toutes mes expéditions et mes voyages. D'après mes propres observations, il a donné du soulagement à un grand nombre de personnes ; dans les cas aigus d'inflammation pulmonaire, tels que le croup et la diphtérie chez les enfants, la vie a été sauvée grâce à ses effets. Je recommande son usage en légères doses mais fréquentes. Proprement administré, suivant vos indications, c'est un

Bienfait Sans Prix

Dans n'importe quelle maison. J'en parle avec enthousiasme parce que j'en ai reçu les bénéfices. J'ai connu beaucoup de cas apparemment crus bronchites et toux, avec perte de la voix, particulièrement parmi les membres du clergé et autres orateurs publics, parfaitement guéris par cette médecine. A vous fidèlement,

C. EDWARDS LESTER.

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens et Marchands de Médecines.



CHESTER'S CURE !

Pour la Toux
L'Asthme Thumes
Bronchites Catharre
Enrouements Etc., etc

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER

461 — rue Lagachetière, Montréal — 46

Prix : grande boîte..... \$1.00
" — boîte..... 5

25 CTS. PISO'S CURE FOR 25 CTS.
La Meilleure Remède pour la toux
En vente dans toutes les Pharmacies
CONSUMPTION

Avis aux mères.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

UNE SERIE DE GUERISONS

SAINT-PATRICE DE TINGWICK,
15 septembre 1890.

MM. Dr E MORIN & Cie.,
Pharmaciens, Québec,
Mesieurs,

C'est le cœur rempli de gratitude, que je donne mon témoignage en faveur de votre bienfaisant remède LE RECUPERATOR.

Depuis quelque temps déjà, j'éprouvais des engourdissements dans le bras et l'épaule, sans pouvoir y apporter soulagement. Ayant vu une circulaire dont l'entête portait en grosses lettres le mot RECUPERATOR, je la lus pour savoir ce dont il s'agissait. Par sa lecture, j'appris que c'était le nom d'un remède préparé par le Dr Ed. Morin & Cie, Chimistes de Québec, et que ce remède s'employait toujours avec succès dans les Engourdissements, la Paralysie, etc. Je résolus d'en faire l'essai de suite. J'en achetai une bouteille qui me donna un soulagement sensible; à la deuxième, je ne ressentais presque plus d'engourdissements. Je m'en procurai une troisième et la guérison fut complète. Il y a quelques jours de cela, et je ne me suis aperçu d'aucune douleur, ni engourdissements, qui sans aucun doute auraient amené la Paralysie complète de mon bras et de mon épaule.

Veuillez me croire votre obligée
DAME URBAIN ALISON.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

MUSIQUE NOUVELLE

Tout en rose, chansonnette, Ch. Pourny, 25c; La Créole, valse, F. Fore, 60c; Love golden dream, valse, Tho Bonheur, 75c; Fiorine valse, C. Lowthian, 60; Rustic, danse, Cr. Howell, 40c; Mazurka élégant, G. Bachmann, 35c.

MUSIQUE A BON MARCHE

Je t'aime, valse, I love thee, Waldtriefel, 20c; Dans les Sierras, mazurka, Lacassette, 25c; Land of the feeries, pays des fées, Berntheisel, 25c; Frivolité, polka, Lacassette, 20c; Chatelaine, valse, Leduc, 10c; Canari, valse, C. F. Escher, 10c; Soupir des fleurs, polka, Strauss, 10c; Silvery echoes, rêverie, C. D. Blake, 10c; General Grant's March, E. Mack, 10c.

11 cents par la poste pour les morceaux de 10 ct.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

J. G. YON,
1898 rue Sainte-Chatherine.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensive. Certes, elle le voulait bien; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhé-

rentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quart et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infaillible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Fermale Pourous Plaster" du Dr Lari-vière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal, chez: Dr J. Leduc Picault et Contant Lavolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fils, où tous les marchands peuvent se le procurer. Aussi à vendre partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Lari-vière, Manchester.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

Les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois, le développement des formes de la poitrine seront expédiées franco sur réception du prix (\$1.00), adressée à l'agence des Poudres Orientales, boîte-poste 694, Montréal. Dépôt-général pour Montréal: L.-A. Bernard, pharmacien, 1882, rue Ste-Catherine, Montréal.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
122 rue St-Laurent.

Demandez le Pond's Ex-
tract. Evitez les imitations



Fac-Simile du Flacon en-
veloppé de papier
chamois.

POUR
Tous les Maux
Hémorrhoides
Contusions
Catarrhes
Blessures
Douleurs
Brûlures
Toilette

**SERVEZ-
VOUS DE**
ET LA
Grippe

**POND'S
EXTRACT**

Il guérit les

Engelures
Enrouements
Rhumatisme:
Maux d'Yeux
Hémorrhagies
Inflammations
Maux de Gorge

Prépare seulement
par la
**POND'S
EXTRACT
CO.**
76 Fifth Avenue
New York

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

Visitez notre département des garçons, de-
main,

POUR PARDESSUS DE GARÇONS

Nous offrons de "grandes attractions. Nulle part vous ne pourrez faire mieux, car nulle part vous ne trouverez un meilleur assortiment.

JOHN MURPHY & CIE.

Visitez notre département des manteaux de-
main.

Nous offrons les plus grandes chances à toutes celles qui ont besoin de manteaux; nous n'avons jamais eu rien d'aussi à bon marché, à cette saison, et, comme nous avons des milliers de manteaux pour le choix, tous des importations de cette année, qu'on n'aile pas ai leurs, mais qu'on vienne directement à notre établissement. On épargnera et du temps et de l'argent.

JOHN MURPHY & CIE.

Bonnes chances en manteaux d'enfants.
Bonnes chances en gilets pour dames.
Bonnes chances en ulsters pour dames.
Bonnes chances en dolmans pour dames.
Bonnes chances en mantilles russes pour dames.
Bonnes chances en manteaux doublés en fourrure pour dames.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

VENTE SPECIALE

PIANOS DROITS ET CARRÉS

A PRIX REDUITS

- \$275 STEVENSON carré, 7 1/3 octaves, bois de rose avec deux moulures, pattes sculptées.
- \$260 SCHULTZ & LUDOLFF carrés, 7 octes, bois de rose, avec 2 moulures, pattes sculptées.
- \$250 MARSHALL carré, 7 octaves, bois de rose, 4 coins ronds, 2 moulures, pattes sculpté s.
- \$150 CRAIG droit, 7 octaves, bois de rose.

LAURENT, LA FORCE & BOUDREAU,
1637, rue Notre-Dame, Mon real.

VILLACABRAS.

La meilleure Eau Purgative connue, recommandée par les plus hauts sommités médicales françaises. Dépôt chez

C. ALFRED CHOULLOU

9 et 11, rue St-Alexis, et 12 et 14 rue St-Jean

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes les phases.

SOULAGE, NETTOIE, GUERIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs solitaires maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que: Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvais hâlement, crachats glaireux, écoulements, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez un Catarrhe; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi de congestion et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (50cts ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE

**GUERISON PROMPTE
DES
RHUMES ET DES BRONCHITES**

PAR LE

SIROP DE TÉRÉBENTHINE.

N. B.—Demandez-le toujours comme suit: *Sirop de Térébenthine du Docteur Lavolette.*

En vente chez tous les pharmaciens.

50 cts le Flacon.

UNE VENTE FORCEE

Vue l'élargissement de la rue Notre Dame, je suis forcé de fondre mon stock de Vases, Verres, Verreries, Lampes, etc., etc. Venez en profiter.

Services à Dîner.....	Moitié prix
Services à Thé.....	—
Services de Chambres.....	—
Lampes à suspension.....	—
Lampes de Table.....	—
Verreries, coutellerie, ar- genterie, etc.....	—

CHEZ

L. DENEAU

202, Rue Notre-Dame

VOYEZ

GUIMOND

Avant d'acheter vos

CORPS et CALECONS

Rien n'égale ces

**CORPS ET CALECONS DE 75cts
A \$1.50**

15 ST-LAURENT

HOTEL ST-LOUIS

(Ci-devant occupé par M. J. Riendeau)

64, rue Saint-Gabriel, Montréal

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM. John Johnson & Cie, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque "Ottawa". La table est des mieux servies. Primurs de toutes les saisons. Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf.

J. JOHNSON & CIE,
61, rue St-Gabriel, Montréal

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRALUT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurrables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeons de toute sorte.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quel ques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorrhoides.—Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25cents).

ALFRED LIMOGRE

Saint-Charles P. Q.

THIS PAPER may be found on the 3rd & 4th floors of the **Bowling & Co's Newspaper Advertising Bureau** (10 Spruce St.), where all advertising contracts may be made for the **NEW YORK**...

La seule Loterie étant sous la protection du gouvernement du

MEXIQUE

LA

--LOTÉRIE--

DE LA

BENEFICENCIA PUBLICA

(CHARITÉ PUBLIQUE)

ETABLIE EN 1878

N'ayant rien de commun avec aucune autre institution se servant du même nom.

LE PROCHAIN TIRAGE MENSUEL

Aura lieu dans le Pavillon Mauresque, Mexico.

JEUDI, LE 8 JANVIER 1890

Prix Capital --- \$60,000

Pour les conditions du contrat la compagnie doit déposer le plein montant de tous les prix compris dans le tirage, avant de pouvoir vendre un seul billet et recevoir le paiement officiel suivant :

CERTIFICAT - Je, par les présentes, certifie que la Banque de Londres et Mexico a en dépôt les fonds nécessaires pour garantir le paiement de tous les prix qui seront gagnés au tirage de la Loterie de Beneficencia Publica. APOL NARCAY CASTILLO, intervenant.

De plus, la compagnie est requise de distribuer cinquante-six pour cent de la valeur de tous les billets en dix-huit tirages, plus élevée que celle de n'importe quelle autre loterie.

83,000 Billets à \$4.09..... \$320,000.00

Prix de billets, en argent Américain

Billet entier \$4, demi billet \$2, quart de billet \$1

LISTE DES PRIX :

1 Prix capital de \$60,000	fait	\$60,000
1 Prix capital de 20,000	fait	20,000
1 Prix capital de 10,000	fait	10,000
1 Grand prix de 2,000	fait	2,000
3 Prix de \$1,000	font	3,000
6 Prix de 500	font	3,000
20 Prix de 200	font	4,000
100 Prix de 100	font	10,000
346 Prix de 50	font	17,300
554 Prix de 20	font	11,080

PRIX APPROXIMATIFS :

150 Prix de \$60, approximatif au prix de \$60,000	9,000
150 Prix de \$50, approximatif au prix de \$20,000	7,000
150 Prix de \$40, approximatif au prix de \$10,000	6,000
750 Prix terminaux de \$25, décidé par le prix de \$60,000	15,780
2276 Prix se montant à	\$178,500

Tous les billets gagnants vendus aux Etats-Unis sont payés en monnaie ayant cours aux Etats-Unis.

Agents demandés partout. Envoyez par lettres ou laissez l'argent, les mandats poste ou traites qui sont émises par toutes les compagnies d'express.

Adressez :

U. BASSFTTI
MEXICO, MEXIQUE

PIANOS! PIANOS

Seuls agents à QUÉBEC autorisés à vendre les PIANOS suivants

- O. Newcombe & Co. de Toronto.
- Nendelsohn Pianos & Co. de Toronto.
- Evans Brothers, de Ingersoll.
- Hallet, Davis & Co. de Boston.
- Schubert Pianos Co. de New-York.

ORGUES, HARMONIUMS pour Eglises et Harmoniums pour salons. Instruments en cuivre et à cordes de fabriques françaises et allemandes. Instruments de musique de toutes espèces, porte-musique, folios, étagères, écharpes pour pianos droits, nouveau genre, couverts et bancs de pianos de fantaisie. Récentes publications de musique de tous genres, vocales et instrumentales, religieuses et profanes.

Prix modérés et conditions faciles.

BERNARD, FILS & CIE,

EDITEURS DE MUSIQUE

Coin des rues St-Jean et Ste-Ursule
Haute-Ville Québec.

LE GRAND TRONC

Billets de retour pour les fêtes de Noël et du Jour de l'An

Entre toutes les gares sur le réseau du chemin et aux endroits situés sur les lignes de l'acordement au Canada et aux gares de la Compagnie dans le Maine, New-Hampshire, Vermont, Etat de New-York, aussi Detroit (via Windsor), Port Huron et Fort Gratiot.

Billet simple de première classe les

21 et 25 Décembre, bon pour le retour jusqu'au 24, 31 Décembre et 1er Janvier; bon pour le retour jusqu'au 2 Janvier.

Billet au prix d'un billet de 1re classe plus un tiers

Du 19 Décembre jusqu'au 21 inclusivement, et du 31 Décembre et du 1er Janvier, bon pour le retour jusqu'au 3 Janvier.

Pour les élèves et les professeurs qui présenteront un certificat de leur Prince pal les dates d'mission seront prolongées du 19 au 31 Décembre et pour le retour jusqu'au 31 Janvier. Cette faveur n'est accordée que pour le Canada.

Pour billets et autres informations, s'adresser à un agent quelconque de la Compagnie.

J. HICKSON, Ad. ministrateur.
Wm EDGAR Agent général pour les billets.

A. HURTEAU & FRERES

MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE

22, rue Sanguinet, Montréal

Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone 106
Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc
Téléphone 140

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Edifice de la Banque d'Epargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

Élévateur de plancher - Chambre 3 et 4

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

LOTION PERSIENNE



TRADE-MARK

Pour blanchir le teint, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les rougeurs, le masque et autres taches de la peau.

La LOTION PERSIENNE est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable REMÈDE pour la peau. Ce n'est pas une poudre blanche, délayée dans de l'eau ou de l'essence. La Lotion Persienne, au contraire, est une préparation médicamenteuse, transparente et limpide comme de l'eau.

Lorsque la peau est brunie par le soleil, la Lotion Persienne lui rend promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tous les matins à l'eau pour se laver.

La Lotion Persienne se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en bouteilles de 50 cents. Méfiez-vous des contrefaçons.

S. LACHANCE, PROPRIÉTAIRE,
1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.

MAISONS RECOMMANDEES

SAINT-JEAN, P. Q.

Hôtel du Canada Louis Forgue

Maison de première classe,

162, 164, 166, rue Richelieu

NEW-YORK

Hôtel Lantelme

Union quare.—Maison Française, de 1ère ordre.—Prix modérés

RIMOUSKI

Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

SAINT-HYACINTHE

Hôtel Yamaska, Perreault, Prop

QUEBEC

CHAUSSURES

J. S. LANGLOIS, 121, rue St-Joseph, St Roch

Hôtel Albion, L. A. & J. E. DION, Prop.

29, rue du Palais

Magasin du Louvre, COTE & FAGUY

Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

PENSION FRECHET

Rue Saint-Louis, vis-à-vis l'hôtel Saint-Louis

Librairie-Papeterie, Berti & Tourangeau

41, rue St-Joseph, St-Roch

CYR. DUQUET

Horloger, bijoutier, a transporté temporairement son établissement au No 16, rue St-Jean, vis-à-vis la Caisse d'économie,

TROIS-RIVIERES

N. E. MORISSETTE, 118, rue Notre-Dame Tapis, Merinos à Soutane, etc

HOTEL DUFRESNE

JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

SOREL

HOTEL BRUNSWICK, J. Fish, Prop

MONTREAL

RESTAURANT OCCIDENTAL

121, rue Vitry, Montréal

Librairie française

252 1/2, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Important de Paris chaque semaine les dernières nouveautés, œuvres des grands écrivains, depuis 25c le vol. Envoi dans toute la Puissance.

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés. J. P. MARTEL, Prop. Montréal

EXCELLENTS POTAGES.



En boîte et bouteilles, tout préparés, prêts à servir. — Con omni : Julienne, printanier, bouillon, volaille, etc., etc. Petits pâtes de gibier truffes. En boîte de demi livre. Excellents pour Lunch, Souper, pique-nique etc., préparés par la

FRANCO AMERICAN FOOD CO. NY

En vente chez Fraser, Viger & Cie, 139, rue Saint-Jacques, Montréal, et chez tous les épiciers du Canada. Échantillons envoyés franco contre 14c pour soupe et 25c pour pâtes, envoyés en timbres-postes.

Etablie en 1870

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours à nos magasins les articles suivants : Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS. Huile de Castor en bouteilles de tout grand ous. Moutarde Française, Glycérine. Colle forte. Huile d'olive en demi-pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morne.

Henri Jonas & Cie

10, rue de Bresoles Montréal

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins de l'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons rationnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

L. J. J. J.
J. J. J.
Commissaire

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses :
R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 13 JANVIER 1891

PRIX CAPITAL - - - \$600,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.	50,000
1 PRIX DE 25,000 sont.	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.	25,000
100 PRIX DE 500 sont.	50,000
500 PRIX DE 300 sont.	150,000
500 PRIX DE 200 sont.	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1,000 sont.	50,000
100 PRIX DE 300 sont.	30,000
100 PRIX DE 200 sont.	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.	99,900
999 PRIX DE \$10 sont.	9,900
3,134 prix se montant à	\$1,034,800

PRIX DES BILLES :

Billet complet, \$20 ; Demis \$10 ; Quarts \$5 ; Dixièmes \$2 ; Vingtièmes \$1.

Prix des Clubs, 55 billets d'une piastre pour \$50

ENVOYER TOUT ARGENT PAR L'EXPRESS, ET LA COMPAGNIE PAIERA LES FRAIS DE PORT.

S'adresser à M. A. DAUPHIN, New-Orléans, La

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été clarifiée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

La Législature de l'Etat de la Louisiane qui est assemblée le 10 de juillet de cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple à une élection qui aura lieu en 1892 avec demer destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

MAISON LANTHIER & CIE



FOURRURES POUR LE MILLION

A la vieille maison de confiance

LANTHIER & CIE. — 1863, Rue Notre-Dame

Dernières nouveautés en Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons, Bas, Garnitures, Doubtours, etc., etc.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

SIXIÈME TIRAGE MENSUEL, LE 10 DECEMBRE 1890

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Garant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

LE PACIFIQUE CANADIEN

FETES DE NOEL ET DU JOUR DE L'AN

DES BILLETS D'ALLER ET RETOUR seront délivrés pour toutes les stations sur le chemin de fer du Pacifique Canadien, Port Arthur, O., et dans l'Est, y compris le Sault Ste-Marie, Mich., et Détroit, Mich., aussi pour l'Intercolonial et les stations des provinces Maritimes, tel que ci-dessous indique :

NOEL

AU PRIX D'UN SEUL TRAJET, les 24 et 25 décembre, bons pour revenir le 26 décembre 1890.

AU PRIX D'UN TRAJET ET UN TIERS, du 19 au 25 décembre, bons pour revenir jusqu'au 5 Janvier 1891.

JOUR DE L'AN

AU PRIX D'UN SEUL TRAJET, le 31 décembre 1890, et le 1er janvier 1891, bons pour revenir le 2 janvier 1891.

AU PRIX D'UN TRAJET ET UN TIERS, le 31 décembre 1890, et le 1er janvier 1891, bons pour revenir jusqu'au 5 janvier 1891.

CONGE DES CLASSES

AU PRIX D'UN TRAJET ET UN TIERS, sur certificat, du 10 au 31 décembre 1890, bons pour revenir jusqu'au 31 janvier 1891.

Pour plus amples informations, s'adresser à n'importe quel agent du chemin de fer du Pacifique Canadien.

Bureaux des billets à Montréal :

266 rue St-Jacques, stations de la rue Windsor et Place Dalhousie, Hôtel Windsor.

NOEL ! JOUR DE L'AN !

GRANDE VENTE DE

Marchandises pour les Fêtes. — Prix d'occasion. — 30 pour cent d'Economie! — Profitez-en!!

DUPUIS, LANOIX & Cie

2092, rue Notre-Dame, ci-devant à l'ancien Magasin I. A. Beauvais



Le Johnston's Fluid Beef

Est un aliment inestimable pour tous ceux qui ont besoin d'une nourriture vigoureuse préparée pour une digestion facile

RICHARD LAMB

Importateur et Manufacturier de Chapeaux, Casques et Fourrures — Garnitures en Fourrures teintes et réparées avec soin

Des Casquettes de Fantaisie en Peluche, Velours, Polos, etc., etc., faites à ordre pour Dames et Enfants. Une visite est sollicitée avant d'aller ailleurs.

2259 — Rue Notre-Dame, Montréal — 2259

CHAUSSÉ & MESNARD ARCHITECTES.
No 77, RUE SAINT-JACQUES.
MONTREAL.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889..... \$2,925,192.50
Sécurité pour les assurés..... 1,837,286.61

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.

J. H. ROUTE & Cie., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

ARRAPANO
BAUME DES MONTAGNES VERTES
DE GEO TUCKER, POUR
LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

<p>\$5,000 DE RÉCOMPENSE POUR DE MEILLEURES MÉDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET ÉPICIERS RESPECTABLES DU PAYS.</p>	<p>MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIE DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.</p>	<p>N'oubliez pas de demander les petites pilules POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION, DYSPÉPSIE, CONSTIPATION ETC. 12 PILULES LA DOSE</p>	<p>DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMÉDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER</p>
---	--	--	--

LYMAN, FILS & Cie 429, RUE GRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS

Colonne Carsley

BAZAR JAPONAIS

Notre Bazar japonais est encombré chaque jour. Tout le monde à Montréal semble acheter leurs cadeaux de Noël au Bazar japonais.

LE MEILLEUR MARCHÉ

L'endroit où vous pouvez acheter vos cadeaux de Noël, le meilleur marché, est au Bazar japonais. Ne manquez pas de venir au Bazar japonais.

GRAND ASSORTIMENT

Venez au Bazar japonais, où vous trouverez le plus grand assortiment de toute sorte de marchandises de fantaisie pour Noël.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

ŒUVRE CAPITALE

L'augmentation du commerce dans notre département de manteaux, qui dépasse de beaucoup ce qui a été accompli les années passées, prouve que nous devons donner, non seulement la meilleure valeur, mais aussi que nous exposons le choix le plus considérable et le plus beau.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

ŒUVRE MERVEILLEUSE

Les années passées, manteaux, coupe, patrons de robes et de costumes, tout se faisait dans une même salle. Cette année, la confection des manteaux montre une augmentation, à elle seule plus considérable que le tout combiné, dans le passé. Voilà ce que nous considérons une œuvre vraiment merveilleuse.

ENCORE MIEUX

Les améliorations et réparations que l'on fait actuellement à notre établissement, nous permettront d'annexer à la salle des manteaux, la salle avoisinante, ce qui va presque doubler l'étendue de cette salle. En d'autres termes, c'est dire que nous avons l'intention de doubler notre commerce de manteaux.

ÉDITEURS ENTREPRENANTS!

Les éditeurs de la nouvelle Encyclopédie consentent à nous fournir un nombre suffisant de livres pour nous permettre d'en donner jusqu'à la fin de l'année.

A PROPOS DU LIVRE

Le livre mesure 9 1/2 à 12 pouces et deux pouces d'épaisseur.

Les éditeurs nous écrivent que ces livres sont à bon marché à six piastres chacun. Le livre contient certainement beaucoup de lecture utile et variée et de plus 1000 illustrations descriptives.

S. CARSLY.

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas, Qui coudra avec douceur, Un fil pour coudre à la main ou à la machine, Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

S. CARSLY

1764, 1767, 1769, 1771, 1773, 1176, 1177, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL